

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
SAVELLI (FRANÇOIS). <i>Souvenirs d'enfance et de jeunesse</i>	65
AMBROSI (MATHIEU). <i>Le chant corse</i>	78
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). <i>Une héroïne : la veuve Brulon</i>	105
WALLIS (JEAN). <i>Quelques rapprochements entre les folklores corse et herbère</i>	110
CASANOVA (CHANOINE). <i>Les Giovannali</i>	115
PITOLLET (CAMILLE). <i>Les livres napoléoniens de la bibliothèque Barthou</i>	117

Bibliographie et Nouvelles

Ont payé leur abonnement depuis mars :

MM. Alessandri (pharmacien), Andréi (capitaine), Angeli (docteur), Angelini (Tanger), Bianchetti (Coti-Chiavari), Casanova (commandant), Cottoni, Costa (conseiller), Dalzeto, Etori (Tanger), Fumaroli, Générale Graziani, de Litardière, Luisi (capitaine), Mariani (abbé), Nesterensko (Tanger), Padovani (Colonel), de Peretti Paul Noël, Rouge (Casablanca), Salvarelli (Draguignan), Mme Théron.

ABONNEMENTS

20 francs pour la France et les Colonies.

25 francs pour l'Etranger.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — TÉLÉP. Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse

Le Pays natal

Si le village de Lumiu, qui surgit dans un repli de la montagne face à Calvi, n'est pas le plus étrange des villages corses, ainsi qu'un touriste s'est plu à le qualifier, c'en est à coup sûr un des plus pittoresques et des plus originaux. Le voyageur se rendant à Calvi qui se donne la peine de le visiter — il n'a guère à se déranger, ses maisons bordant la route nationale — et qui parcourt ses ruelles pavées de galets de porphyre, se croit transporté dans une gorge du Liban ou en Kabylie. N'en donne-t-il pas l'illusion avec ses donjons rouillés, la coloration de ses masses végétales, les cactus et les aloès qui ont pris racine dans le roc et l'ont couvert d'un fourré de raquettes ?

Le physique même de ses habitants n'est pas exempt d'un cachet oriental ou africain : certains même ont le teint basané et le nom de Moretti y est assez répandu.

C'est dans cette commune qui compte, par exception, un millier d'habitants environ — car la Corse se dépeuple de jour en jour et sera presque vide dans cent ou deux cents ans ! — que j'ai vu le jour, dans la seconde moitié de l'autre siècle ; elle est une des plus importantes communes de l'arrondissement de Calvi qui a été formé avec l'ancienne province de la Balagne. On sait que la Balagne a été surnommée « Le jardin de la Corse ». J'ai reçu le prénom d'Emmanuel. A l'époque de ma naissance le village comptait trois ou quatre cents habitants de

(1) Cette nouvelle a obtenu un prix au concours littéraire de la Revue de France.

plus qu'aujourd'hui. Mon père appartenait à une des familles notables de la localité, les Lomellini. Il existe toujours à Lumiu une tour Lomellini. Ma mère était calvaïse, d'une famille aisée de cette antique cité, la famille Lucaro. Le patrimoine des Lucaro constitué par des immeubles, des terres à labour, des vignes, des olivettes, des maisons à Calvi, devait infailliblement lui revenir un jour tout entier, son frère unique ayant perdu son enfant de douze ans et sa femme étant trop avancée en âge pour qu'il pût garder l'espoir de perpétuer son nom.

Mon oncle avait reporté sur moi l'affection qu'il avait d'abord nourrie pour son descendant disparu. Il me voulait constamment à Calvi, ce à quoi mes parents ne pouvaient toujours consentir. Et si quelques jours se passaient sans me voir, il nous arrivait comme une bombe à Lumiu, insistant pour m'emmener avec lui et se fâchant quand il ne pouvait obtenir satisfaction. Il n'avait du reste pas mal placé son affection, car je le payais de retour et le chéris-sais autant que j'en étais aimé. Comment ne l'aurais-je pas aimé ? Il me gâtait littéralement et me laissait faire toutes mes volontés. De lui ou de ma mère, je ne sais à qui des deux j'avais voué le plus d'affection. Heureusement pour moi, mon père ne me gâtait pas autant et n'hésitait pas à m'administrer une correction toutes les fois que je la méritais. Si mon oncle était présent, il n'était pas facile à l'auteur de mes jours de remplir son devoir et de m'infliger la punition méritée. Mon père de lui dire alors : « Vous et Lucie — c'était le prénom de ma mère — ferez de cet enfant un jeune vaurien. Vous regretterez plus tard tant de faiblesse à son égard, quand votre déplorable éducation aura porté ses fruits. Il faut être sévère avec les enfants. » Sans mon père qui avait du caractère, je ne sais vraiment pas ce que je serais devenu, car j'étais un enfant volontaire, enclin à la colère et assez dissipé. J'aimais trop le jeu et ne montrais guère de goût pour l'étude.

Un singulier personnage

Si après avoir visité le village de Lumiu il plaît au touriste d'excursionner dans les environs, il verra surgir dans un repli de la montagne le petit hameau d'Occi d'où il pourra contempler un splendide panorama. Sur le versant sud s'ouvre un amphithéâtre immense dont les hauteurs de Calenzana et du Monte-Crossu seraient les gradins et la rade de Calvi l'arène, une arène digne d'une grande bataille navale. Ce hameau, où ne subsistent plus que quelques masures branlantes et rouillées par le temps, évoque le souvenir d'un excentrique personnage qui vivait au siècle dernier et qui se disait le vingt-troisième comte d'Occi. Il s'appelait Félix Ciudicelli, mais n'était connu que sous le nom de fra Felice. Qui pourrait visiter Occi sans penser à lui ? Il y est décédé au commencement du siècle ; il y possédait un manoir et un domaine. Son jardin, arrosé par une abondante source d'eau, produisait des légumes et des fruits à foison. Tout comme qu'il se prétendit, il ne croyait pas déchoir en jardinant et en tirant parti du jardinage dont il écoulait les produits à Lumiu. Il avait été moine dans sa jeunesse, de là le surnom de fra Felice qui lui était resté. Il avait contribué à restaurer le couvent de Corbara avec les quêtes fructueuses qu'il faisait en Corse et sur le continent. On le trouvait rarement à Occi : il excursionnait presque toujours dans le département. Alors qu'il était plus jeune, il avait visité la France et l'Italie. Il connaissait toutes les familles nobles de la Corse. Quand il arrivait dans une commune, il s'en allait tout droit chez le curé, puis visitait les propriétés chez lesquels il séjournait un certain temps s'ils lui faisaient bon accueil. Il excitait les lazis des enfants et même des grandes personnes avec son chapeau à haute forme, son complet redingote, ses cheveux noirs qu'il portait très longs à l'ancienne mode. Sa figure glabre au nez busqué, son teint olivâtre complétaient ce cachet d'origi-

nalité. Il n'avait pas beaucoup d'instruction, mais il s'exprimait dans un italien très pur, avec un timbre de voix métallique; et quand il dévidait l'écheveau de ses souvenirs, sa conversation devenait très intéressante. Il possédait un album orné des signatures des plus grands personnages de France et d'Europe sous le Second Empire.

L'Empereur Napoléon III lui avait délivré un laissez-passer, et il voyageait *gratis pro deo*. A Naples, on le prit une fois pour le prince Murat, fils du roi détrôné et fusillé, dont il était le sosie. Le bruit de son arrivée ne tarda pas à se répandre en ville; ce fut alors un défilé ininterrompu de personnages à l'hôtel où il était descendu. Il se garda bien de leur révéler sa véritable identité. Très habile à singer la voix nasillarde des religieux et la voix flûtée des religieuses récitant mâtines, il provoquait alors les gorges chaudes de la galerie. Il venait quelquefois chez mon père, se disait notre parent et s'asseyait à notre table. Aux élections législatives de 1876, il se mit sur les rangs et fit paraître dans les journaux de l'époque une curieuse profession de foi.

Ce singulier type d'humanité est mort nonagénaire.

Trente ans ne se sont pas encore écoulés depuis son décès, et il commence déjà à prendre figure de personnage de légende. Dans cinquante ans, il sera devenu tout à fait légendaire, et qui sait ce qu'on racontera de lui? C'est ainsi que se créent les mythes redoutés des historiens et que s'enrichit le folk-lore tant aimé des poètes.

Le Sergent facétieux

L'enfance et l'adolescence sont sans contredit le plus bel âge de la vie. En ce qui nous concerne les souvenirs de la première période sont donc plus précieux et plus chers que ceux de la seconde. Et après le grand écrivain Chateaubriand, nous répéterons que le matin de la vie est comme celui du jour rempli de pureté, d'images et d'har-

monie. Sans doute, l'adolescent trouve le plus puissant idéal humain dans le développement naturel de ses facultés affectives, dans le penchant irrésistible qui le porte vers les créatures d'un autre sexe. Mais de quelles souffrances cette félicité n'est-elle pas souvent la rançon ? Une loi veut qu'on porte la blessure sacrée de l'idéal, et qu'il n'y ait pas, ici-bas, de bonheur sans mélange.

Et puis il doit y avoir en nous un sanctuaire impénétrable pour certains souvenirs, car il y a des secrets qu'on ne trahit pas, des joies intimes qu'on ne saurait révéler sans les amoindrir et les ternir. Il en est de ces souvenirs comme de ces corps qui se conservent à travers les temps, dans les tombeaux, et que le moindre souffle de l'air réduirait en poussière. Mais les premiers souvenirs sont purs de tout alliage, et ce sont ceux qu'on rappelle avec une particulière prédilection. Ce n'est jamais sans charme qu'on évoque ces souvenirs, charme d'autant plus déchirant que l'être qui se souvient est plus malheureux et que le passé qu'il se remémore fut pour lui plus doux.

L'enfant est innocent et candide ; il ignore le mal. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de dire en voyant un petit bonhomme qui prenait ses ébats : « Oh ! si je pouvais redevenir enfant ! » Il est adoré de ses parents dont il est le suprême espoir. Il est très curieux par nature, mais il se contente des explications qu'on lui donne, si incomplètes soient-elles. Il reçoit des choses les impressions les plus diverses. Tout l'étonne, tout lui est sujet de nouveauté. C'est ainsi que de surprise en surprise il fait la découverte de la vie.

Ce n'est donc pas sans un doux attendrissement que nous nous reportons au temps fortuné de notre enfance. Le moindre petit présent que nous recevions de nos parents ou d'autres personnes suffisait à nous faire exulter de joie, et les satisfactions autrement sérieuses que nous pourrions obtenir maintenant ne nous rendraient pas aussi heureux.

Quel plaisir délicieux et à nul autre pareil, de se livrer avec des camarades à tant de jeux variés et divers, de grimper aux arbres, de courir à travers champs, la poitrine dilatée par un air pur et vivifiant. Nous apercevons l'ombre fugitive de nos jeunes années parcourant avec des camarades les venelles et les alentours de notre village, nous désaltérant aux sources pures, prenant les lézards au lacet, cherchant les nids d'oiseaux et, il faut l'avouer, dénichant quelquefois les nichées, car on manque de pitié à l'âge où nous étions. La communion intime avec la nature, comme les accords d'une musique suave, n'éveille-t-elle pas en nous les sentiments les plus purs ? La verdure des prés et des bois, l'éclat varié des fleurs, les parfums de l'air, le murmure du ruisseau ou le mugissement du torrent, les roulades du rossignol, le spectacle de la mer dans sa placidité ou dans son terrible courroux, celui du firmament étoilé pendant une nuit sereine, tous ces tableaux de la nature vivifiaient notre âme et enchantaient notre existence. Nous avouons être moins pénétré aujourd'hui de son sentiment et c'est d'un regard presque indifférent que nous en observons les magnificences.

Nous avons pris l'habitude de rendre souvent visite à un couvent de Franciscains, en ruines, où nichait l'orfraie, pour y jouer à cache-cache. La vétusté de ces ruines nous causait un sentiment de religieuse terreur, et ce n'est pas sans appréhension que nous osions nous aventurer dans ces corridors qu'avait foulés la sandale des vieux moines et qui gardaient des résonances mystérieuses. Une fois, un de nos camarades ne s'aperçut pas que nous avions quitté le couvent ; de notre côté, nous le croyions rentré. Il fut pris de peur, car la nuit commençait à tomber ; il s'égara parmi les ruines et ne retrouva pas la sortie. Ses parents allèrent aux informations et en toute hâte se rendirent au couvent ; ils trouvèrent leur enfant évanoui de frayeur, et ne purent le ranimer qu'à force de soins. On

nous défendit, sous peine des corrections les plus sévères, de retourner à cet endroit, et nous fûmes obéissants.

C'est avec la plus vive impatience que nous attendions les solennités religieuses ; autant d'occasions pour nous d'étreindre nos costumes neufs. Aux fêtes de la Noël et à celles de Pâques, nous étions aux anges. Nous faisions notre possible pour ne pas nous endormir, afin d'aller à la messe de minuit ; il nous était permis de crever des vessies de porcs à l'église en l'honneur de la naissance de l'enfant Jésus. Pour rien au monde nous n'eussions manqué les vêpres de la semaine sainte ; nous nous rendions à l'église avec des conques marines et de grandes baguettes. Aux « ténèbres », quand tous les cierges du chœur étaient éteints, il nous était permis de faire entendre le rauque son du cor, de casser sur les bancs de l'église les baguettes que nous avions choisies de dimensions imposantes, et de produire enfin un vacarme assourdissant, ce qui était une façon de conspuer les Juifs et de protester contre la passion de Jésus.

Le soir du Jeudi Saint nous veillions jusqu'à minuit à l'église où était exposé le Saint Sépulcre. Les femmes des villages voisins venaient le visiter, la figure complètement cachée par une espèce de mante qui les faisait ressembler à des galériennes. Un étranger ignorant de cet usage, qui les eût rencontrées, les aurait certainement prises pour des revenants. Elles marmottaient tout le long du chemin « *Miserere nostri, Domine, Miserere nostri* ».

Notre enfance suivait donc son cours paisible et pur. Nous allions souvent à Calvi où nous étions réclamé par notre oncle. Quelle fée bienfaisante s'était penchée sur notre berceau pour le capitonner ainsi et nous rendre l'existence aussi douce ? Appartenant à une famille aisée, adulé par nos parents, l'avenir s'ouvrait devant nous chargé des plus belles promesses. La mort de son unique rejeton avait provoqué chez notre oncle une crise d'âme

et il était revenu aux croyances religieuses de son enfance dont il s'était détaché depuis longtemps. Il montrait une ferveur de néophyte pour les choses de la foi. Il nous entretenait sans cesse des dogmes de la religion catholique, ainsi que des châtiments éternels que subissent en Enfer les réprouvés morts dans l'impénitence finale, tandis qu'une béatitude sans fin attend les bons et les justes au Paradis. L'Eternité ! ce mot avait le pouvoir de nous impressionner fortement et nous frissonnions d'épouvante en songeant aux tourments sempiternels endurés par les pécheurs et les méchants. Cette doctrine religieuses, basée sur la crainte, contribua à faire de nous un adolescent timide et craintif.

A l'âge de sept ans nous commençâmes à fréquenter l'école communale. Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous nous acheminions vers la maison commune, et il fallait souvent que notre père fit montre d'autorité pour nous empêcher de rebrousser chemin. Le maître était un homme entre deux âges, d'une figure plutôt sévère qui intimidait les enfants. Il ne manquait ni d'intelligence ni de savoir, mais à cette époque le programme de l'enseignement primaire n'était guère étendu. Les premiers éléments des sciences en étaient bannis et l'enseignement religieux empiétait sur les autres matières scolaires.

Les plus doux souvenirs que nous ayons gardés de notre passage dans cette école sont ceux qui s'attachent aux récréations que nous prenions dans une cour grande et spacieuse. Cette cour était contigüe à un petit jardin ombragé par quelques arbres fruitiers, parmi lesquels un grand pin parasol tout plein au printemps de nids et de gazouillis d'oiseaux. Au fond du jardinet était aménagée une tonnelle sous laquelle le maître de céans se tenait avec les beaux jours pour respirer la brise de mer. Il était aimable avec les élèves, nous laissait quelquefois piller son verger et ramasser les pignons qui se détachaient du noisetier. Un type curieux que ce vieillard. Sa large

figure réjouie légèrement barrée par une petite moustache blonde qui grisonnait à peine, son maintien aussi jovial que celui du maître était sévère, inspiraient aux enfants une certaine familiarité. C'était un spécimen de ces humains qui considèrent la vie comme un spectacle où il n'y a pas de place pour un rôle sérieux. Disciples de Démocrite et d'Epicure, ils rient constamment de la sottise humaine et ne pensent qu'à faire la fête. M. Julien — c'était son prénom et nous l'appelions familièrement ainsi — avait servi pendant sept ans dans l'infanterie et quitté l'armée avec le grade de sergent. Très spirituel, ce vieillard nous amusait avec ses histoires bouffonnes et ses bons mots. Toutes les fois que nous lui disions : « Monsieur Julien, contez-nous donc une de ces histoires que vous contez si bien », il s'empressait de déférer à notre désir.

« Quand j'étais en garnison à Cherbourg, j'allais de temps en temps déjeuner dans un restaurant du port renommé pour sa friture de poisson, mets dont j'ai toujours été très friand. Le patron l'avait baptisé de cette appellation poétique : *A l'abri du flot*. Un dimanche, comme j'étais assis tout seul à une petite table, je vis arriver un personnage taillé en hercule qui vint à mon devant : « Sergent, je suis marchand de nez. Seriez-vous disposé à me vendre le vôtre ? Il est bien joli, et je vous en offre trois cents francs. Il va sans dire que je ne veux pas vous priver de votre bel appendice tant que vous serez en vie. Il ne deviendra ma propriété qu'après votre décès ». — « Votre offre est très séduisante et j'aurais mauvaise grâce à la refuser, d'autant plus que je ne suis pas très cossu en ce moment. Topez-la ». Il me compta donc trois cents francs en espèces sonnantes et trébuchantes. J'avais fini de déjeuner et je l'invitai à prendre le café : il ne se fit pas prier et m'offrit à son tour un verre de rhum de la Jamaïque. Quand nous eûmes fini de déguster l'excellente liqueur, il me dit : « C'est entendu, tant que vous serez

de ce monde, votre bel organe olfactif est à vous, mais lorsque vous aurez tourné de l'œil j'en deviendrai propriétaire. Si vous me survivez, mon représentant viendra le réclamer à ma place, quand votre dernière heure aura sonné. Mais il faut qu'il puisse être reconnu. Vous permettrez donc que je lui fasse une marque spéciale » et il se mit à chauffer une paire de pincettes dans un calorifère. Je crus tout d'abord qu'il voulait plaisanter, et le laissai faire. Quand les pincettes furent chauffées à blanc, il s'en saisit, et venant à moi : « Allons tenez-vous bien pour que je puisse faire une bonne marque à votre nez sans vous causer d'autre mal ». Je me levai de table et lui parlai les yeux dans les yeux : « J'ai cru tout d'abord que vous vouliez rire, mais cette histoire a l'air de se corser. Déposez s'il vous plaît ces pincettes-là où vous les avez prises, et trêve de plaisanteries ! » — « De gré ou de force, répondit-il, il faut que vous subissiez cette opération. Je ne vous ferai pas grand mal, une bonne marque suffira » et il brandissait les pincettes. — « Voici vos trois cents francs et fichez-moi la paix ! » — « Vous vous trompez si vous croyez en être quitte à si bon compte. Il m'en faut le double pour votre dédit ». Je reculai de quelques pas en dégainant, et nous étions sur le point d'en découdre, quand le patron, qui ne manquait ni de poigne ni d'énergie, s'interposa : « Eh la paix, mes amis ! Je ne veux pas de casse chez moi ! » Cela fut dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Puis s'adressant à moi : « Sergent, vous avez tort. Vous n'auriez pas dû vous embarquer dans une pareille galère. Vous avez été trop prompt à empocher les trois cents francs. Croyez-vous donc que les merles tombent tout rôtis du ciel ? Remettez à Monsieur les six cents francs qu'il vous demande ». — « Je n'ai que quatre cents francs ». — « Vous êtes un bon client, et je vous sais honnête. Je vous prêterai donc deux cents francs. J'espère que vous ferez votre profit de la leçon que vous recevez aujourd'hui ». Je dus

m'incliner bien que de mauvaise grâce. A la fin de l'année je m'étais acquitté envers le tenancier du restaurant, mais je dus me priver de tabac et autres choses, et faire la grande pénitence ». Les autres anecdotes que M. Julien nous racontait n'étaient pas moins plaisantes.

A l'âge de douze ans je fis une grave maladie dont je ne me tirai que grâce à ma robuste constitution et aux soins dont je fus entouré. Quand je fus bien guéri, on m'envoya au lycée : cependant la maladie m'avait affaibli et l'internat ne me valait rien. Un docteur consulté conseilla à mes parents de me faire réintégrer le pays natal. Je ne retournai plus au lycée et travaillai chez moi jusqu'à l'âge de dix-huit ans sous la direction d'un vieux professeur retraité.

La nouvelle Ophélie

Je devais être âgé de quatorze ans quand je fus témoin d'un drame qui fit sur moi la plus vive impression. Jusqu'à j'avais vu tout en rose. La vie qu'on a justement définie un combat m'apparut alors sous son véritable jour.

Après la plus heureuse lune de miel passée avec sa femme Letizia — une délicieuse créature — et qui au lieu de refroidir son amour n'avait fait que l'aviver, Paul Amadei, appartenant à une famille calvaie établie aux colonies où elle s'était enrichie, reçut un jour sous pli cacheté le billet suivant : « Monsieur, votre dame que vous croyez la fleur de l'honnêteté, vous trompe avec le jeune Rinaldi, rentré depuis peu du service militaire. Prenez des informations et vous serez convaincu que je ne veux ni vous mystifier ni troubler la paix qui règne dans votre ménage en essayant d'y faire pénétrer le venin de la jalousie ». En guise de signature : Un ami inconnu qui croit bien faire en vous dessillant les yeux... Voici l'exacte vérité : Rinaldi avait été l'amoureux de Letizia avec laquelle il s'était fiancé avant son départ pour le ser-

vice militaire. A son retour, il l'avait trouvée mariée ; bien qu'à contre-cœur, la jeune fille avait dû se résigner à subir la volonté de ses parents séduits par la richesse du créole. L'amour de Rinaldi se mit alors à refleurir d'abord pour parfumer son âme, puis à flamber pour brûler son cœur. Mais au lieu de s'inspirer du devoir comme régulateur de sa conduite et de chercher à vaincre sa passion bien coupable cette fois, il s'y abandonna au contraire tout entier et poursuivit Letizia de ses assiduités amoureuses. Il crut chose facile de regagner le cœur de son ancienne amie qui avait jadis battu à l'unisson du sien, espérant que comme le feu qui couve sous la cendre, il suffirait de quelques souffles puisés dans les souvenirs de leur amour, pour rallumer l'ancienne flamme. Dans une entrevue qu'il obtint par surprise, il lui rappela les longues heures qu'ils avaient autrefois passées à s'aimer sous la limpidité d'un ciel de printemps, n'ayant d'autres témoins que les floraisons nouvelles irradiées des teintes les plus vives par le rutilant soleil, et les petits oiseaux s'aimant comme eux, se jetant d'une branche à l'autre de leurs voix harmonieuses les appels les plus tendres. La nouvelle de son mariage l'avait fait horriblement souffrir, ajouta-t-il. Après une longue séparation, leur amour acquerrait un prix nouveau et atteindrait aux plus hautes félicités. Il eut en vain recours à tout ce qu'il y avait en lui de grâce séduisante, faire vibrer toutes les cordes du sentiment, le charme était rompu et il ne réussit pas à émouvoir le cœur de Letizia. « Je vous ai aimé autrefois, c'est vrai, lui répondit-elle ; n'y avait-il pas entre nous promesse de mariage ? La destinée a voulu que je fusse unie à un autre, et maintenant je mourrai plutôt que de trahir mes devoirs d'épouse. Ne sentez-vous pas qu'en me serrant la main, vous pressez un anneau ? » Et sur ces derniers mots elle le quitta, le front chargé de dédain, froide et hautaine comme une statue antique et une véritable Corse.



(à suivre)

FR. SAVELLI DE COSTA.

Ce fut alors que Rinaldi, furieux d'avoir été évincé, nous avons placé sous les yeux du lecteur et qui devait produire le plus funeste effet. Amadei, au lieu de n'écouter que sa raison et de faire de cette infâme dénonciation le cas qu'elle méritait, en la détruisant sans plus s'en occuper, se livra malheureusement à une enquête qui lui apprit que sa femme et Rinaldi avaient été autrefois fiancés l'un à l'autre. Égaré par la jalousie et tout à sa colère, il la chassa du domicile conjugal après l'avoir accablée des reproches les plus amers, et sans même lui donner le temps de se justifier.

La malheureuse, terrassée par ce coup imprévu, gagna la campagne, errant ça et là comme une âme en peine. Enfin un rive long et ininterrompu, qui fit tressaillir les échos d'alentour, la secoua tout entière : Letizia était folle. Portrait vivant d'Ophélie, elle fit la même mort que cette gracieuse création de Shakespeare en se noyant dans une rivière sur les bords de laquelle elle s'était penchée pour cueillir des fleurs. Elle fut enterrée au cimetière communal par une matinée de printemps mêlée de pluie et de soleil et qui rappelait un sourire au milieu des larmes. Amadei a regagné les Antilles dont la poétique nature est impuissante à calmer la douleur de son âme, car sa plaie est de celle qui ne se ferme pas de si tôt.

Quant à Rinaldi, il faut lui rendre cette justice que si son crime était impardonnable, il l'a expié de la plus noble manière. Il a repris du service militaire au Tonkin où il a été tué dans une rencontre avec les pirates, raché tant ainsi par une belle mort l'acte infâme de sa vie.

LE CHANT CORSE

C'est au début du XIX^e siècle que le chant populaire corse atteint toute son ampleur, avec le *lamentu*.

Le *lamentu*, ce chant plein de tristesse, qui n'est plus le *voceru*, était comme en gestation dans la nature du Corse. Ce genre de chant, c'est le romantisme pénétrant dans le chant populaire corse. Le *voceru* classique est délaissé par la jeunesse, au profit du *lamentu*, plus libre, plus riche de poésie et de musique. Ici c'est l'amour qui parle ; l'amour malheureux, délaissé, et jusqu'alors silencieux. Sa voix, comme une plainte anonyme, résonne partout. On dirait que toute la terre corse, ayant retrouvé sa note primitive, se plaît à la clamer avec délices en des accents plus riches, plus élevés.

Puis paraissent d'autres airs ; puis d'autres encore, sous la poussée exubérante d'une poésie en pleine fructification. Les voix de tous ces campagnards enfin libres : moissonneurs, bergers, charretiers, cueilleuses de châtaignes et d'olives, s'en donnent à cœur joie... La littérature corse est affranchie ; la littérature qui se rapporte au chant, bien entendu ; la seule, hélas ! que ce peuple ait jamais connue.

Mais quelle richesse ! Il faudrait un recueil de cent mille pages, pour réunir toutes les poésies chantées en Corse, pendant le seul XIX^e siècle. Il s'agit ici des poésies tirées du folklore, transmises par le chant, de génération en génération, sans avoir jamais connu les caractères d'imprimerie. C'est tout un monument ; une montagne buissonneuse aux senteurs variées, violente ou douces, joyeuses ou amères, et toujours un peu tristes... Mais que l'on aime tant parcourir !...

Et pourtant, il faut avoir le courage de se l'avouer : le chant populaire corse s'en va, il va disparaître. Jusqu'à

la Grande Guerre, « l'intrusion étrangère » n'avait pu entamer cette chaîne d'or, qui reliait le passé le plus lointain à toutes les époques de la vie moderne, et qui était comme l'inviolable relique de l'âme corse. Mais le bouleversement qui a suivi la *Guerre mondiale* l'a atteinte aussi. Elle se désagrège, sous la poussée d'un modernisme outrancier et matérialiste à l'infini.

Le chant corse en mourra, car il ne voudra pas supporter son atteinte, sa contamination. Comme les esclaves corses se laissaient mourir autrefois plutôt que de subir la domination de l'étranger, le chant corse s'éteindra dans un silence dédaigneux, enveloppé dans sa note exotique, ce drap mortuaire, qui fut aux temps primitifs l'emblème de sa race.

Ou bien s'il doit y avoir évolution, nous attendons avec curiosité...

On trouvera plus loin quelques aperçus de ce que fut véritablement ce chant populaire. De simples aperçus, avec de brefs commentaires explicatifs. Des strophes tirées de tous les genres de chant, au hasard des morceaux, mais assez caractéristiques, avec une traduction fidèle.

Nous avons divisé ce chant en six genres, pour le simplifier, et pour rendre chaque genre plus compréhensible. Car les airs seraient beaucoup plus nombreux. J'ai cité ces chants par rang d'importance, et en tenant compte, si l'on peut dire, de leur âge : le *voceru* (le pleur) ; le *lamentu* (la complainte) ; la *nanna* (la berceuse) ; la sérénade, la satire ; et enfin quelques « poésies diverses », qui par leur forme, leur sujet ou leur air, n'auront pu figurer dans l'un des genres précités.

Par scrupule professionnel nous nous sommes fait un devoir de négliger toutes les poésies qui ne sont pas exclusivement en dialecte corse, ou qui n'ont pas un caractère franchement populaire, et anonyme. C'est avec regret que nous avons dû éliminer des morceaux d'une valeur

incontestable, et qui datent des XVI^e et XVII^e siècles, tels que :

Les « *Terzini* de Titino de Granajola », élégie touchante, irréprochable par la forme, adressée à un père inconsolable. Le « *Testamento di Marco* », drame héroï-comique, qui célèbre la mort du « *Gran ceto dei Zenai* », le Grand cèdre des gueux, poème d'une rare beauté. Le « *Songe de Sant' Alesiu* », qui chante le voyage du saint à Rome, son entrevue avec le pape, etc. Toutes les poésies de *Salvadore Viale*, de *Monti*, *Giubega*, *Biadelli*, *Multedo*, *Grimaldi*, et d'autres, et d'autres encore... Un véritable monument littéraire d'une importance considérable, mais en langue italienne pure, et par conséquent impossible d'être confondu avec l'ensemble du chant populaire corse.

Nous avons ignoré de même la chanson dite « électorale », quoiqu'en bon dialecte corse, et quelquefois non sans mérite. Mais en général ce ne sont que des banalités inspirées par l'esprit de parti, sans la moindre poésie, et de peu d'intérêt.

Cependant nos citations sont assez nombreuses pour donner une impression aussi forte que possible, de ce que fut, de tous temps, le Chant du peuple corse.

LE VOCERU (*le pleur*)

« Je ne vois, dans les tribus, personne de comparable à Mou' Aviat, lorsque, dans une attaque, un malheur subit venait de fondre sur nous ! Non ! je ne vois point de cavalier que l'on puisse comparer à mon frère... » (1).

Le *voceru*, c'est l'accent de la race. L'accent primitif, que la tradition nous a transmis intact, comme une relique sacrée. Il s'appelle : Attiello, en Sardaigne ; Tribolo, en Sicile ; Sactas, aux Baléares et en Espagne ;

(1) Docteur Perron : **Femmes arabes.**

M'chergui, ou Qacida chez les tribus berbères de l'Atlas algérien et marocain.

Il faut mentionner d'abord la scène traditionnelle qui se déroule à l'occasion du *voceru*.

Le mort est exposé sur la table, dehors, ou à l'entrée, ou dans une pièce spacieuse. Tout autour : les parents, les amis... Des paroles de regret s'échappent qui rappellent la vie, les vertus du défunt... quelques sanglots aussi.

Voici que se montre la pleureuse, mouchoir de deuil sur la tête, silencieuse... C'est, ou la mère, ou la sœur, ou l'épouse, ou simplement une parente, une admiratrice du défunt. Autour d'elle se fait un profond silence. Elle s'avance, se signe, pose ses lèvres sur le front du mort, courbe la tête, se recueille, s'écoute... « se souvient »... reste un instant concentrée en elle-même, comme étrangère à toute vie extérieure... puis, commence...

Au début, elle hésite ; les mots, les phrases ne tombent que par lambeaux, avec un son lugubre, pénible... Puis, ses idées se précisent ; ses phrases s'accouplent ; la rime paraît... Alors la voix s'affirme, domine, s'exalte ou se révolte, s'exaspère... Et les strophes défilent, régulières, où s'étalent les souffrances du mort, ses vertus, et aussi, dans certains cas, son courage, son adresse...

Quelquefois, à un moment donné, « vraiment ivre et possédée, elle s'arrache les cheveux, déchire ses vêtements, laboure ses joues avec les ongles, et mêle ses imprécations farouches de larmes et de sang » (1).

Autour d'elle, un silence religieux. On se répète les vers, tout bas, les paroles qui touchent le plus, appuyant d'un signe de tête, pour ne pas les oublier, pour les rappeler, les chanter plus tard. Mais combien de ces sanglots, pleins de beauté sauvage, qui ne furent jamais répétés !...

(1) Jean Lorrain : **Heures Corses**.

Quand les cloches de l'église annoncent le départ du cortège qui viendra lever le corps, la *voceratrice* cesse lentement de chanter, se signe, baise à nouveau le front du mort, et se retire, tête basse, brisée par l'effort intérieur qu'elle vient d'accomplir.

Né de la douleur, nourri de tristesse, le *voceru* est toujours douloureux et triste et, par cela seul, immortel.

On a vu un jour, une mère, vieille, malade, rivée au grabat, se traîner péniblement sur la place, pour dire « un dernier adieu à son fils », exposé sur la table. D'abord, elle eut des pleurs, des paroles détachées, qui arrachaient des sanglots autour d'elle. Puis ses pleurs devinrent du chant, en des strophes admirables...

La procession arrivait, et toujours elle chantait, clamait sa douleur. Et on n'osait pas l'interrompre... Une impression d'épouvante dominait l'assistance. Enfin, elle se retira, courbée, livrant le corps de son fils au cortège funèbre.

Une autre fois, en pleine nuit, une mère s'échappe du lit, court au cimetière, et, sur la tombe toute fraîche de sa fille, les genoux à même la terre, elle se met à chanter. Et pendant des heures, des strophes aux notes poignantes résonnent dans la nuit... Après, on la voit rentrer, comme consolée.

Une autre fois encore, sur la route d'un village de montagne, dans un tournant sinistre, les gendarmes avaient abattu un bandit, dans la nuit. Le lendemain matin, à l'aube, on entendait sur la route une voix qui pleurait, qui chantait... Et chacune de ses strophes se terminait par : « *Pienghite, i me' figlioli, pienghite u vostru babu* ». (Pleurez mes enfants, pleurez votre père).

C'était la malheureuse épouse qui avait marché toute la nuit pour venir exhaler sa douleur sur le lieu même où l'époux avait expiré.

Il s'agit donc, comme on voit, d'un phénomène puissamment humain, dérivant à la fois de l'instinct et de l'in-

tuition, appartenant exclusivement aux peuples d'origine berbère, et particulièrement à la femme corse. On a dit qu'il agit en elle comme un « besoin » d'apaisement, et de consolation de l'âme.

Même besoin de consolation chez cette femme arabe qui pleure et chante la perte d'un des siens : « Mes larmes jamais ne diminueront, et non plus, elles ne peuvent augmenter ; ma douleur sera toujours » (1).

Et cette autre devant la dépouille d'un frère aimé est plus touchante encore : « Oh ! jamais ne tariront mes larmes pour toi, mon frère ; jamais ne s'arrêteront mes sanglots, et mes accents de douleur ! » (2).

Tandis que cette pleureuse corse clame comme un serment au-dessus du cadavre de son père, assassiné : « Mon père ! de votre sang, je veux baigner un mouchoir — Je veux l'avoir toujours au cou... — qu'il me force à me souvenir ! ».

Voilà suffisamment démontrée la nature du sentiment qui est à l'origine du *voceru*. Sentiment que l'on trouve aussi, et d'une singulière ressemblance, chez la femme arabe. Mais alors que celle-ci a gardé dans son chant le vers à forme psalmodique, la Corse a adopté le vers de seize pieds, avec rime.

Il est vrai que le vers de seize pieds n'est qu'une phrase assez longue pour faciliter l'expression de la pensée, comme dans la psalmodie. Trois de ces vers forment avec la strophe un tableau qu'elle trace lentement... et qu'intérieurement, elle parcourt, contemple, ou maudit...

Pour la musique, c'est très simple :

Son chant, tout d'émotion, change de note trois fois dans le cours du vers ; trois fois pour bien sentir ses paroles, reprendre haleine, et aussi pour chercher sa rime. Elle fait une petite pause au quatrième pied, une autre, plus

(1) Docteur Perron : **Femmes arabes.**

(2) Idem.

prononcée, au huitième pied (mi-vers), enfin au douzième pied, un semblant d'arrêt, pour commencer à baisser le ton qui devient plus triste, pour aller mourir lentement au seizième pied.

Mais... avec le chant populaire, le *voceru*, le plus vénérable des chants, va disparaître aussi... dans le vacarme de la vie moderne. On ne saurait, en effet, tenir compte de l'asile précaire qu'il trouve encore dans quelques villages des montagnes corses.

Aussi, avant d'aller plus loin, saluons sa disparition avec respect. Il fut l'asile sacré de la douleur, l'asile où la parole de la femme, aux heures de désespoir et de deuil, savait trouver un refuge, pour soulager sa pauvre âme éperdue. Saluons. Et souhaitons qu'un jour, le *voceru* étant bien mort, un poète corse, sublimement inspiré, aille chanter sur sa tombe, un *voceru*, le dernier, pour célébrer toutes ses vertus, tout son long et douloureux passé !...

Le bandit Théodore, qui inspirait partout la terreur, et que l'on disait imprenable, vient d'être tué dans une embuscade. Embuscade, ne l'oublions pas, préparée, ourdie par un de ses amis, un traître, comme nous en verrons le long de cet exposé.

Sa femme vient d'en apprendre la nouvelle, mais elle ne peut partir, car une grossesse très avancée la force à rester chez elle. Puis ce sont les douleurs de l'enfantement. Elle ne peut se rendre à l'endroit « destiné », où il est tombé.

Enfin la voilà délivrée ? Et tandis que le petit qui vient de naître crie à la vie à côté d'elle, un bruit de voix, au-dehors, lui apprend que le cadavre de son malheureux mari vient d'être ramené sur la place. Alors elle se lève et descend « le pleurer ».

On remarquera que presque toujours la pleureuse dit : « vous » quand elle s'adresse au défunt ; c'est un acte

d'humilité devant celui qu'elle considère comme grand
par la mort.

**S'èju n'un fussi stata in partu, agravatu da i dolori,
Saria venuta anch'èju a fatti tutti l'onori ;
A sfugà lu piantu mèu, flagellà li traditori.**

Si je n'avais pas été en couches, en proie aux douleurs,
Je serais venue aussi, pour te faire tous les honneurs ;
Epancher mes larmes et flageller les traîtres.

Elle raconte comment il fut tué. On avait tiré sur lui ;
on l'avait manqué. Alors, lui, s'élance pour fuir ; mais
son ami, le traître Fornari, lui tire une balle, et le blesse
aux jambes. Il tombe. Fornari en est heureux, car il veut
le prendre vivant ; la récompense en sera plus forte.

**Voi vi deste a la fuga ; ma Fornari, u traditore,
Vi corse per daretu, cun fermezza e tristu core.
Vi voleva prende vivu, per aver doppiu l'onore.**

Vous vous lançates pour fuir ; mais Fornari le traître,
Vous courut derrière, avec acharnement et cruauté :
Il voulait vous prendre vivant, pour avoir l'honneur
[« double ».

Mais Théodore s'est relevé. Il tire et blesse le traître
en deux endroits : à la jambe, et à la cuisse. « Deux
blessures qui lui inspiraient une grande angoisse. » C'est
alors que les gendarmes arrivent et déchargent leurs armes
presque à bout portant, sur lui, blessé, incapable de fuir..

**A l'istante ricadeste a terra, mortu, poverinu ;
Cu la pistola a la mano, e lu fucile vicinu ;
Cusi muriste dà fieru, cum' un fieru paladinu.**

Instantanément vous tombâtes à terre, mort, malheu-
Avec le pistolet en main, et le fusil à côté ; [reux :
Ainsi, vous succombâtes fièrement, comme un fier pa-
[ladin.

C'est un beau voceru, autant par la beauté des sentiments exprimés, que par la forme, je dirais par sa tenue littéraire.

*
* *

Une autre fois, c'est la mère qui est la pleureuse. Elle pleure son fils, bandit aussi, qui vient d'être tué à la suite d'une trahison.

Au village de San-Gavinu, la veille de Noël, le bandit Leandri est tombé sous les balles des gendarmes. C'est une nommée Marie, sa cousine et son amante, qui l'a trahi. Il est tombé, mais avant de mourir, il a pu tirer, tuer deux hommes et en blesser deux autres. Tout cela est conté par la mère en des strophes irréprochables.

**O Maria, la capi vana, e di pocu sentimentu,
Ancu contru lu to sangue, urdi tantu tradimentu ;
Lu mandaste a lu macellu, senza avè discernimentu.**

O Marie, « tête vide », de si peu de sentiment !
Même contre ton sang, tu ourdis cette trahison ;
Tu l'envoyas au massacre, sans discernement !

Elle maudit les gendarmes, le sort, tous les ennemis...
puis elle revient à la traîtresse Marie, la plus coupable !

**Si conosce a l'occhiatura, ch'elle'è una capi vana ;
La mandaremu a Livorno, ch'ella faccia la puttana ;
Ch'ella si faccia squertà, prima ch'esca la semana !**

On le voit à son regard, qu'elle n'a pas de cervellé ;
Nous l'enverrons à Livourne, qu'elle y fasse la courti-
[sane
Oh ! qu'elle soit écartelée, avant que finisse la semaine !

Puis la mère revient aux vertus guerrières de son fils et à l'autre traître, Taddéo, qui a aidé à le tuer...

**O fieru cum' un serpente ! o forte cum' un leone !
Un n'eranu firmati a quattru, si tu avia munizione :
Avaria lampatu a terra Taddéo lu gran ladrone !**

O fier, comme un serpent ! O fort comme un lion !
 Tu en aurais frappé plus de quatre, si tu avais eu des
 [munitions :
 Tu aurais jeté par terre, Taddéo, le grand voleur !

C'est encore à une mère qu'échoit ici la tragique mission de pleureuse.

Son fils, Jean-Baptiste, était bandit. Il vient d'être tué, comme cela arrive la plupart du temps, dans une embuscade. Son corps, horriblement mutilé, est exposé, dans une salle. Sa pauvre mère, entourée des parents et des amis « vrais », le pleure... Des nombreuses strophes de ce beau *voceru*, rares sont celles qui nous sont parvenues intactes.

**O Gian-Batti, figliolu... O Batti, caru di mamma !
 Affaciati a lu balcone, chi lu to' padre ti chiama !
 Ellu chi t'ha piantu tantu ; ellu chì n'ha tanta brama !**

O Jean-Baptiste, mon fils... ô Batti, chéri de sa maman ;
 Montre-toi à la fenêtre, car ton père t'appelle !...
 Lui, qui t'a tant pleuré !... lui, qui désire tant te voir !

Après avoir dit comment il fut trahi, lâchement, cerné, puis abattu, massacré, elle revient à son fils, maintenant désarmé, mort...

**T'hanu presu lu stilettu, lu fucile e la pistola ;
 T'hanu presu la cherchera... poi tutta a to' persona :
 Tu ch'éri lu me' cunforte !... tu ch'eri la me' curona !**

On t'a pris le stylet, le fusil et le pistolet ;
 On t'a pris la cartouchière... enfin toute ta personne :
 Toi, qui étais mon réconfort... Toi qui étais ma couronne !

En une autre occasion, c'est une jeune fille de Lucu di Nazza, qui pleure son malheureux frère. Il a été surpris et tué par un de ses ennemis, avant qu'il ait eu le temps de faire usage de ses armes ; ce que sa sœur déplore surtout :

**N'un ci valse l'archibuscio, n'un ci valse la sciupetta !
N'un ci valse lu pugnale, n'un ci valse la terzetta !
N'un valse l'ingermatura, cun quella pessima setta !...**

Rien ne valut : ni le fusil, ni le pistolet !
Ni le poignard, ni la hache !
Ni toute son armure, contre la maudite secte !

Ah ! s'il avait eu le temps de se défendre ! sa mort eût coûté cher à ses ennemis ! Bien armé, comme il l'était, et bon tireur, très agile... lui, si fier, si beau !...

**U me largu di spallera, u me' minutu di vita !
Cume tè n'un ci ne era, la me' mazzola fiurita !
Caru ! cor di la suredra ! t'hanu privatu di vita !...**

O mon large d'épaules, et de taille si mince !
Il n'y en avait pas comme toi, mon bouquet tout fleuri !
O Cher ! cœur de ta sœur !... On t'a privé de vie !...

Mais, comme on le verra, le rôle de pleureuse appartient surtout à la mère. Elle agit par la force de l'amour maternel, par la douleur ; mais aussi par dignité familiale, par esprit de race. Son fils est tombé, traitreusement assassiné. Qui pourra, mieux qu'elle, dire toute l'ignominie de l'acte ?... Elle connaît ses vertus mieux que personne, car personne ne l'aima jamais autant qu'elle...

Rinaldu Franchi, de San-Giulianu, a vu, aux assises de la Corse son ennemi acquitté. D'un geste prompt, il l'a poignardé, en pleine audience. Puis il a pu se sauver et atteindre le maquis.

Un jour sur les indications d'un espion, il est surpris par les gendarmes près du village de Chiatra et tué à son tour. Et sa mère accourue sur les lieux, le pleure...

**Rinaldu, caru di mamma ! lu me' fieru e valurosu !
T'hanu vintu a tradimentu !... Diu ti dia dolce riposu !...
Ma ch'e causa di què, rest' un veru vergugnosu.**

Rinaldo, chéri de ta mère ! Mon fier ! Mon valeureux !
 On t'a vaincu par la trahison... Que Dieu te donne un
 [doux repos !
 Mais celui qui en est la cause, restera couvert de honte.

Elle finit par cette strophe, qui est comme un serment :

**O caru, in piazza di Chiatra, ci vogliu piantà una croce !
 E sopra ci vogliu scrive, figliolu, stu fattu atroce :
 Sentu sempre n'u me' core, o speranza, la to' voce !**

O cher ! sur la place de Chiatra, je veux planter une
 Et dessus je veux graver ce forfait : [croix !
 Pour toujours, ô mon espérance ! ta voix résonne dans
 [mon cœur !

Et voilà encore une jeune fille, dont, sans doute, la
 mère n'est plus, qui pleure sur le corps de son frère. Il a
 été tué d'un coup de fusil par son ennemi, pendant qu'il
 était accoudé à sa fenêtre. Elle était en bas. Elle a en-
 tendu le coup de fusil, puis la chute d'un corps, dans la
 pièce au-dessus. Elle est accourue, et a juste eu le temps
 de recevoir son dernier soupir.

**Corsi in camera suprana, e spalancai la porta ;
 « Aghju licatu in lu core », dissi, e poi cascai mortu...
 Se allora un morsi anch' eju, questu solu mi conforta.**

Je courus à la chambre haute ; j'ouvris la porte, toute
 [grande ;
 « J'ai reçu dans le cœur », dis-tu, et tu tombas raide
 [mort...
 Si je ne mourus pas alors aussi... cela seul me console...

Elle poursuit, pleurant son malheur, maudissant l'as-
 sassin. Et, si on s'en rapporte au sens du dernier vers ci-
 dessus, elle nourrit l'intention et l'espoir de le venger...

Une orpheline pleure sur le cadavre de son père, assas-
 siné dans un village de la Castagniccia. Elle le fait en
 termes violents, où l'on sent la promesse formelle de le

venger, ou tout au moins, de ne jamais oublier. Elle crie, dans une strophe, s'adressant à ceux qui l'entourent, farouche et comme démente, les mains pleines de sang :

**Or circate le trisore, e qui prestu ne venite !...
Ch' eju mi tagli i capelli, per tupà le so' ferite !
Chi di lu sangue di babu, n'aghju carche le me' dite !...**

Cherchez les ciseaux, vite ! apportez-les moi !...
Que je coupe mes cheveux, pour boucher ses blessures...
Car du sang de mon père, j'en ai les doigts trempés.

Et toujours, ce même serment de ne pas oublier... de ne jamais oublier...

**Di lu vostru sangue, o babu, vogliu tinghiene un man-
[dile !
Lu mi vogliu mette a collu, quandu aghju l'aziu di ride !
Che mi forzi a ricordami d'un' avé l'anima vile !...**

De votre sang, mon père, je veux teindre un mouchoir !
Je veux l'avoir toujours au cou, pour m'enlever l'envie
[de rire...
Qu'il me force à me souvenir !... à ne pas avoir l'âme
[vile !

Pour remplir le tragique devoir de pleureuse, voici une veuve inconsolable. Elle est du pays de Cauru. Son mari a été lâchement assassiné. Elle est en furie, crie toute sa colère, et jure de le venger. Car si elle ne pouvait pas accomplir son serment elle-même, ses enfants grandiront, qui sauront accomplir sa tâche. Après avoir évoqué le drame, elle parle des ennemis, des assassins :

**Un credu che sia piccatu, di stirpà li malfattori !
Quelli chi m'hanu privatu di tutti li me'tesori ;
E m'hanu tintu lu core cun li piu neri culori !**

Je ne crois pas que ce soit un péché, que d'extirper les
[assassins !

Ceux qui m'ont privé de tous mes meilleurs trésors !
 Ceux qui m'ont teint le cœur des couleurs les plus
 [noires] »...

**S'un mi possu vindicà, di tanti sufferti danni,
 Prestu, prestu, ingranderà lu me' figliolu Giovanni
 Per vindicà lu so'sangue, quand'ell'avarà vint'anni...**

Si je ne puis pas me venger moi-même de tous les maux
 [que j'ai soufferts,
 Vite, vite, je verrai grandir, mon fils Jean ;
 Qui saura venger son sang, quand il aura vingt ans!..

Ce qu'elle tient surtout à rappeler à l'assistance, à toute la population du village et d'ailleurs, c'est qu'elle ne prendra aucun repos, tant que les assassins ne seront pas châtiés.

**A camiscia insanguinata pende accantu à la terzetta ;
 E mai un sarà lavata, fin'che tantu la vindetta
 Un è fatta, e un è distrutta quella razza maladetta'**

La chemise ensanglantée est suspendue à côté de la
 Elle ne sera pas lavée, tant que la vendetta, [hache,
 Ne sera pas accomplie, et détruite cette race maudite.

Parfois la pleureuse n'est qu'une amie de la famille du mort. Sans doute encore, dans cette famille, il n'y a plus une femme capable de remplir convenablement la tragique mission. D'ailleurs le mort est un homme de marque, un docteur, qu'elle appellera familièrement Mathieu (Mattéu). Peut-être, représente-t-elle en cet instant difficile la population entière, affligée, et surtout indignée, devant la cruauté, la lâcheté de l'acte.

Le docteur Mathieu est de Sartène. Il a été assassiné alors qu'il effectuait sa tournée dans un village du canton de Zicavu. Seul, le cheval est rentré à la maison, couvert de sang. Et c'est celà qu'évoque d'abord la pleureuse :

**Quandu vidi lu cavallu, senza tè sopra l'archione,
 Cu la sella sanguinosa e la brida strascinone,
 Dissi : « Avà po' l'hanu tombu, u nostr'omu di rag-
 gione ».**

Quand je vis le cheval revenir sans toi...
 La selle ensanglantée et la bride trainant par terre,
 Je dis : « Maintenant ils l'ont bien tué, notre homme de
 [raison ».

Après avoir évoqué le drame, dans toute son horreur,
 puis les qualités de « l'homme de raison », elle s'écrie
 tout à coup, comme transportée par une inspiration soudaine :

**Ah ! rittu ! lu me' Mattéu ! dici almenu lu to' male !
 Un è stata mica freba, ne puntura caterale ;
 Sono stati li Negretti, e l'infamu di Natale !...**

Debout ! mon Mathieu ! Dis-nous au moins ton mal !
 Ça n'a pas été la fièvre, ni une congestion pulmonaire !
 Non, ce sont les Negretti ; c'est l'infâme Noël !...

Puis, avec une assurance farouche, elle s'adresse aux
 assassins ; ils peuvent manger et boire, et vivre heureux ;
 de leurs biens, on n'en veut pas, mais...

**Or mangiate u vostru pane ; biite lu vostru vinu !
 Noi di quest'un ne vulemu, ma di lu vostru sanguinu,
 In vindetta di lu nostru, chi l'avemu a lu strascinu...**

Vous pouvez manger votre pain, et boire votre vin,
 Nous n'en voulons pas ; c'est votre sang qu'il nous faut,
 Pour venger le nôtre qui traîne par les chemins !...

*
 * *

Il faut aussi citer quelques strophes de ce voceru d'une
 violence inouïe, et pour cause, car c'est toute une famille
 qui a été exterminée par une famille ennemie. Tous les
 hommes ont été tués ; tous lâchement assassinés. Le père
 était tombé l'année précédente, tandis que le frère vient
 d'être couché sanglant, sous les châtaigniers, non loin d'un
 village du Fium'Orbu. Alors, la sœur, la dernière de la
 famille, accourt échevelée, sur la dépouille sanglante, et

crie à tous les vents sa douleur, sa colère, sa soif de vengeance :

**Vuria che la me' voce fussi tamantu lu tonu,
Chi putessi trapassà la fuce di Vizzavona ;
Per favi conosce a tutti la gran prova di Gallonu !...**

J'aurais voulu que ma voix fût aussi forte que le ton-
[nerre,
Pour qu'elle pût résonner par delà la montagne de
[Vizzavona ;
Et vous fît connaître à tous le forfait de Gallone !

Après quelques strophes sur sa douleur et sur le crime, elle dit comment elle en avait eu le pressentiment, pendant la nuit :

**In fondu di lu rionu si sentia gridà lu ventu,
Chi purtava per Ghisoni la maloria e lu spaventu ;
Si sentia chi per aria c'era accidiu e tradimentu...**

Cette nuit on entendait au fond du ravin mugir le vent, Il annonçait, dans tout Ghisoni, le malheur et l'épou-
[vante,
Et l'on sentait passer dans l'air, le meurtre et la trahi-
[son...

Et voici le serment de faire la vendetta :

**A u pède di stu mullone, vogliu muntà u me' lettu,
Che custi, lu me' fratellu, ti tironu a mezzu pettu ;
Vogliu laghà lu bonetu, vogliu armà schiopu e stilettu !**

Au pied de ce jeune châtaignier je veux monter mon Car c'est là « qu'ils » te tirèrent en pleine poitrine ; [lit ;
Je veux jeter le bonnet, je veux armer fusil et stylet !

*
* *

Les *voceri* qui suivent sont plus récents. Alors que ceux que nous venons de citer sont tous des XVIII^e et XVII^e siècles, peut-être plus anciens encore, ceux-ci datent tous du XIX^e siècle.

On remarquera que le ton change. Il y a moins de violence, plus de modération, de résignation devant le destin.

Cette jeune fille de la Castagniccia pleure son frère, assassiné (toujours) par un membre d'une famille ennemie. Elles reste seule de la famille, mais elle promet, devant le mort, qu'il sera vengé.

**Vogliu veste li calzoni, vogliu cinghie la terzetta !
E mustrà la to' camiscia... Tantu nimu un m'aspetta...
Et si taglia la so' barba dopu fatta la vindetta.**

Je veux mettre des pantalons, je veux ceindre la
[hâchette
Je veux montrer ta chemise... Après tout, personne ne
[m'attend.
Et « on ne doit pas couper sa barbe avant d'avoir fait
[la vendetta (1) ».

**D'una razza cusi grande, lasci sola una surella ;
Senza cugini carnali, povera, orfana e zitella!...
Ma per fà la to' vindetta, stà sicuru, bast'anch'ella !**

D'une famille si nombreuse, tu laisses seule une sœur ;
Sans un cousin germain... pauvre, orpheline, toute
[jeune !...
Mais pour te venger, sois tranquille, elle suffira !...

*
* *

Désormais, il ne sera plus question de vengeance. C'est la douleur seule qui s'exprime, même devant la mort sanglante.

Il faut relater ce *voceru*, chanté par une jeune fille sur le corps de son malheureux père, assassiné sur la route aux environs de Corte ; son frère gît tout à côté, sans mouvements, et d'ailleurs grièvement blessé. Ils ont été abattus tous deux la veille, alors qu'ils réintégraient la mai-

(1) On peut traduire : « On ne doit pas faire sa toilette avant d'avoir vengé les siens ». (Proverbe corse).

son familiale, après la journée faite. La jeune fille les a cherchés toute la nuit... Enfin à l'entrée d'un jardin... aux premières lueurs de l'aube...

**Sô pertuta da e Calanche, circa quatr'ore di notte,
Cu lu me' lume in manu, circandu per tutte l'orte ;
O caru di lu me' babu, v'hanu crucifiatu a morte.**

Je suis partie des Calanche, vers quatre heures du ma-
[tin ;
Avec ma lanterne à la main, cherchant partout dans les
[jardins ;
O mon père aimé, ils vous ont crucifié à mort !...

**Feci tutte le Calanche, poi fallài per Santa Croce,
Sempre chiamandu, « O bà ! rispundidemi una voce ».
Erate crucifissatu, cume Gesu Christu in croce !**

J'ai parcouru toutes les Calanques, puis j'allai vers
[Sainte Croix
En appelant toujours : « O père, répondez-moi, une
[fois ».
Mais vous étiez crucifié, comme Jésus-Christ sur la
[croix !

Maintenant qu'elle a évoqué le crime, ses recherches, enfin la découverte et l'atrocité de la chose, elle veut parler des vertus du mort. Elle le fait en montrant les propres outils dont son père s'est servi si longtemps !

**Eccu la vostra cazzola, eccu lu vostru martellu ;
N'un ci cullerete più a travagliu in San Marcellu !
Oh ! chi m'hanu tombu a babu, feritu lu me' fratellu...**

Voici votre truelle ; voici votre marteau ;
Vous n'irez jamais plus travailler à Saint Marcel !
Oh ! on m'a tué mon père !... et blessé mon frère !...

Mentionnons rapidement cet autre *voceru*. Violent, sans en appeler à la vengeance. Il a été chanté par la sœur du mort, au village de Piazzole (Orezza). Son

frère a été assassiné sur la route du village voisin. On vient de le transporter sur la place. Et c'est là qu'elle le pleure.

Elle commence par demander au Saint Sacrement, et à la Vierge Marie la grâce de pouvoir dire ce qu'elle veut et le dire sans violence. Mais la douleur est trop forte :

**Santissimu Sacramentu, dolce Vergine Maria !
Datemi grazia e favore, ch'èju dica cio che vuria :
Ch'èju ne canti u me' dolu, la me' pena acerba e ria.**

O Saint Sacrement ! O douce Vierge Marie !
Acordez-moi la grâce, la faveur de dire ce que je vou-
[drais...
Afin que je chante mon deuil et ma peine, si amère !...

**Oggi sì, lu nostru sangue, si l'inghiotta lu terenu !
S'èju mi c'era truvata, mi ne vulia empie lu senu !
Aspergiane le Piazzole, che fussi tantu velenu !...**

Aujourd'hui, hélas ! la terre est trempée de notre sang !
Ah ! si j'avais été là... J'en aurais rempli mon sein,
Pour le répandre dans Piazzole, pour qu'il fût autant
[de poison !

*
* *

Laissons maintenant les appels à la vengeance et les voceris au ton trop violent. Ceux qui suivent n'expriment que la douleur, le désespoir, la résignation...

Celui-ci fut chanté par une pleureuse au-dessus du corps du piévan Santucci, d'Alesani. Ce curé, qui était aussi un médecin expérimenté, était un bienfaiteur connu, estimé, vénéré. Il fut pleuré par tous les villageois, très nombreux, qui entouraient la pleureuse, sur la place publique. En voici quelques strophes :

**Eranu tutte virtù, o padre, le vostre mani !
Tanti chi junghianu stropii si ne turnavanu sani !
Qual è chi le sanerà l'osse di li Christiani ?...**

Vos mains étaient pleines de vertus, ô mon père !
 Combien qui venaient estropiés, et qui s'en retournaient
 [guéris.
 Qui est-ce qui guérira, désormais, les os des Chré-
 [tiens ? »

**Oh ! quanti chi n'arrivava, cu le so' osse cassade !
 Santucci le risanava, cu le so' mane fatade ;
 E lu più chi mi dispiace, ste mane sô incatinate !...**

Oh ! combien qu'il en arrivait avec leurs os brisés
 Le père Santucci les guérissait avec ses mains de fée !
 Et ce que je regrette le plus, c'est de les voir enchaînées,
 [ce matin !

Puis elle parle au mort, lui montre la foule émue qui
 l'entoure :

**O padre ! c'è tanta jente, di vicinu e di luntanu ;
 Tutte per piglià cunsigli or da voi, signor pièvanu ;
 Ma voi n'un date piu capu, e scuntenti si ne vanu !**

O père ! il y a tant de monde, de près et de si loin ;
 Venus pour prendre conseil de vous, Seigneur pièvan !
 Mais vous ne leur répondez pas, et ils s'en retournent
 [attristés.

Nous n'oublierons pas de citer ce voceru du siècle dernier, chanté dans toute la Corse, et qui rappelle une journée tragique.

Entre les pièves du Boziu et du Vallerustie, sur le territoire du Boziu, est une église solitaire, dédiée à Saint Pancrace. Une année, le jour de sa fête, le 12 mai, alors que la foule remplissait l'église et la place environnante, deux familles ennemies se prirent de querelle.

D'un côté, tous les hommes sont armés. Est-ce par précaution, ou ont-ils prémédité leur coup?... De l'autre côté, cinq frères se trouvent sans armes. Ils furent massacrés tous les cinq.

Leurs corps sont couchés côte à côte sur la place de l'église. Il ne reste de leur famille qu'une sœur, à peine

âgée de quinze ans. Cette enfant, qui se trouvait à la maison, accourt auprès des cadavres de ses frères. La pauvre orpheline passa toute la nuit à pleurer, à chanter... Les gendarmes, et le tribunal de Corte n'arrivèrent qu'à l'aube. L'enfant n'était plus qu'une loque sans force, sans voix...

De ce long *voceru*, il en avait été appris et retenu une quarantaine de strophes, qu'on ne pouvait écouter sans verser des larmes. La pauvre enfant évoque ses parents, sa famille ; elle crie contre la mort, contre le destin ; mais pas un mot de haine...

O la me' mama sta sera ! o la me' mama dumane'.
Qual è chi lu ci farà sabatu lu nostru pane ?
Eju sô ancu tropu chiugha, e ci tocca a dirudane !...

Oh ! ma mère, ce soir ! Oh ! ma mère, demain !
 Qu'est-ce qui nous le fera notre pain, samedi prochain ?
 Moi, je suis encore trop petite, et c'est nous qui devons
 [allumer le four !

Oh ! le trincate di Petru ! Oh ! le sbaccate d'Orazziu !
Mi n'hanu fattu un fracellu, ne la piazza San Pancra-
[ziu !
Di lu sangue di li nostri Michele ne sarà sazziu !...

Oh ! les menaces de Pierre ! Oh ! les fiertés d'Horace !
 On m'en a fait un massacre, à l'église de Saint-Pan-
 [crace !
 Ah ! du sang des nôtres, Michel doit en être bien ras-
 [sasié !

Mi ne vogliu cullà in Ascu, e cumprà lu negru-fume ;
Tinghie mi vogliu di nèru, cume d'un corbu le piume ;
La me' vita si ne core cume l'aqua di lu fiume !

Je veux m'en aller en Ascu, acheter du noir de fumée ;
 Je veux me teindre en noir, comme les plumes du cor-
 [beau ;
 Je sens que ma vie s'en va, comme l'eau de la rivière !...

**O morte, chi tu sia stinta ! m'hai fattu tantu male !
Una casa cosi piena l'hai ridott'a nidicale ;
Fin'ora un temu più nulla chi ne restu sola avale !...**

O mort, que tu sois déchirée ! tu m'as fait tant de mal !
Une maisonnée si nombreuse !... tu l'as réduite à l'œuf
[unique (1) »].
Désormais je ne te crains plus, car je reste toute
[seule !...

**Ma lu più ch' eju mi lamentu, e da voi signor' curatu !
In trè anni che ci site, sette n'avete interratu ;
Oh ! li me' cinque fratelli, la me' mama, e lu me'
[babu !**

Mais ce dont je me plains surtout, c'est de vous, mon-
[sieur le curé !
En trois ans que vous êtes ici, vous m'en avez enterré
[sept !
Oh ! mes cinq frères, Oh ! ma mère ! Oh ! mon père !...

Voici un voceru assez original.

Un jeune homme et une jeune fille du village d'Omessa s'étaient promis l'un à l'autre, sans en informer leurs parents. Mais si, le moment venu, ceux de la jeune fille consentent au mariage, ceux du jeune homme, plus riches, s'y opposent. Le jeune homme tombe malade et meurt quelque temps après.

Ce matin il est exposé sur la « *tola* », sur la place du village. La levée du corps aura lieu dans quelques instants. La mère, les parents l'entourent, le pleurent...

Voici que paraît la fiancée, tout en deuil. Elle s'approche, baise le front du mort, éclate en sanglots, et se met à chanter :

**Lasciatemilu bascià, n'un ci sia più ghielusia !
Eranu tre mesi e più ch'eju parlatu un c'avia :
Lu teniate in ascostu voi per Paola Maria...**

(1) Nidicale : l'œuf déposé dans le nid pour que la poule y vienne pondre.

Laissez-moi l'embrasser, qu'il n'y ait plus de jalousie ! Il y avait plus de trois mois, que je ne lui avais parlé ; Vous le teniez caché pour (moi) Paola Maria...

Alors la mère, indirectement interpellée, répond pour regretter de s'être opposée au mariage. « S'il était vivant ce matin, il serait votre époux ». Mais elle supplie la demoiselle Paola Maria, la fiancée, de ne pas insister. Elle doit comprendre « ce que l'on souffre de perdre son enfant »... Puis elle poursuit :

Signora Paola Maria, vulete fâ una cosa ?

Vuletene vene in casa cume legitima sposa ?

Voi sarete la padrona in casa, fora e d'ogni cosa ?

Demoiselle Paola Maria, voulez-vous faire une chose ? Voulez-vous venir à la maison, comme épouse légitime ? Vous serez la maîtresse de tout, au dedans et au de-
[hors ?

Cette proposition pourrait surprendre pour quiconque ignore combien la conduite d'une jeune fille corse était délicate autrefois. Celle-ci critiquée et discréditée doit se considérer comme condamnée à rester vieille fille. Aucun garçon ne voudra plus d'elle. Cependant ici elle semble en avoir pris son parti. Voici comment elle refuse, toujours parlant au mort :

Ma n'un senti la to'mama, cos' ella dice sta mane :

S'eju vogliu vene in casa, padrona mi vole fane ;

Ma prima nun m'ha vugliutu, avale un ci vogliu
[andane.

Entends-tu ta maman ce qu'elle me propose, ce matin : Si je veux venir à la maison, elle me fait maîtresse de
[tout.

Mais avant elle ne m'a pas voulu, à présent je ne veux
[plus y aller...

*
**

Le voceru ci-dessous, qui date à peine de la fin du

XIX^e siècle, nous fait songer à cette recommandation du poète arabe : « Lorsque j'aurai perdu la vie, ô fille de M'bad ! annonce ma mort en payant à ma mémoire le tribu d'éloges qui m'est dû... Déchire tes vêtements en signe de douleur »... (auteurs arabes).

C'est une toute jeune veuve du village de Campi, qui pleure la mort de son jeune époux. Elle parle de sa douleur, de la perte qu'elle vient de faire... puis en arrive aux vertus physiques et morales de l'époux :

**Sopra lu vostru cappellu, ci vegu la primavera,
C'è la spiga di lu granu e di l'orzu quand'è in cera.
O Lui, lu me' Luiggi, cume voi in Campi un ci n'era.**

Sur votre chapeau, j'y vois la primevère,
Il y a l'épi du blé, et celui de l'orge, quand ils ger-
[ment...
O Louis ! mon Louis ! comme vous, dans Campi il n'y
[en avait pas.

Voici la dernière strophe de ce voceru si sentimental et si touchant :

**E disfattu lu me' nidu, partite le rondinelle ;
Troncu n'è lu burdinale, per terra sò le tittelle :
Ne sarà mai firmatu veduve cusi zitelle !...**

Mon nid est défait, hélas ! les hirondelles sont parties !
La poutre maîtresse est brisée, la toiture est par terre :
Se peut-il qu'on puisse être veuve, si jeune !...

Rappelons ce cri douloureux d'une mère au-dessus du cadavre de sa fille, assassinée par un amoureux qu'elle a refusé de suivre... Elle était allée faire son fagot de bois dans la campagne, par un jour de froid rigoureux. C'est là que le jeune homme l'a surprise, et sur son refus, tuée de six coups de pistolet, et de douze coups de stylet. La pauvre mère s'écrie, en voyant le corps de sa malheureuse fille :

**Benedè, cara di mama, mostrami le to' ferite !
Ch' eju le vega cu l'occhij, le tocchi cu le me' dite ;
Sta mane la me' figliola saranu già incrudelite...**

Benoite, chérie de ta mère, montre-moi tes blessures !
Que je les voie de mes yeux, et les touche de mes doigts ;
Ce matin, ma fille, elles seront bien durcies...

Tout en chantant et pleurant, elle nettoie les plaies,
les compte, puis :

**Ti faranu menu male avà chi sonu lavate ;
Sei colpi di pistola e dodeci stiletate
Sonu questi li' regali che fanu a l'enamurate !...**

Elles te feront moins de mal, maintenant qu'elles sont
[lavées ;
Six coups de pistolet, et douze coups de stylet :
Est-ce là les cadeaux que l'on fait aux bien-aimées ?

Elle maudit l'amour, parle de sa détresse, mais ne
prêche pas la vengeance. D'ailleurs, quand il a voulu la
frapper, « pourquoi ne pas crier ; trente cousins germains
auraient été à ses côtés... » Mais il faut reconnaître ses
torts :

**A l'omi un li si prumette, parola un li si ne dà,
Si tu l'avia prumessu, un li duvia mancà :
Sta mane mi lasci sola, or cum' aghiu piu da fà !...**

Aux hommes, il ne faut pas leur promettre, ni leur
[donner sa parole ;
Si tu lui avais promis, tu ne devais pas lui manquer :
Ce matin, tu me laisses seule... Oh ! comment vais-je
[faire !...

Encore une veuve éplorée qui pleure son mari bien
aimé. Elle parle de sa douleur, et surtout des vertus phy-
siques et morales du cher disparu. Cela se passe au pays
de Bastelica. En voici deux strophes assez caractéris-
tiques :

**Lu me' aranciu culuritu ! o lu me' raru decoru !
 Lu me' bicchieru d'argentu, ripiumatu tuttu in oru ;
 Lu me' piattu signorile, ma pienu di lu me dolu !...**

Oh ! mon orange colorée ! Oh ! ma rare parure !
 Ma coupe d'argent, toute constellée d'or ;
 Mon vase précieux, mais débordant de mon deuil !...

**O lu me' jallu pumposu ! lu me' fascianu piu bellu !
 O lu me' presu a lu volu, tu, lu più distintu acellu !
 N'un m'ascunderaghiu più, eju suttu u to' bavellu !**

O mon coq pompeux ! Mon faisan si beau !
 O toi, pris au vol, mon oiseau distingué !
 Je ne m'abriterai plus sous ton beau menton !

Voici la strophe d'une pauvre mère du Boziu, qui termine son *voceru* d'où jaillit tant de douleur sincère :

**Ma quantu pienu d'affanni sarà lu mondu per mè ;
 Un jornu pare mill'anni, o caru, pensandu a tè ;
 Dumandendu sempre a tutti : « la me' figliola
 [dov'è ?... »**

Combien plein d'angoisses sera le monde désormais
 [pour moi ;
 Un jour me paraîtra long de mille ans, en pensant à toi,
 Et demandant partout : « Ma fille, où est-elle ? »...

*
* *

Cette femme du village de Tassu termine ainsi le *Voceru* qu'elle chante auprès de son pauvre frère :

**Gente di questi paèsi, prighate tutti di core !
 Per lu me' caru fratellu, perche a tutti stava a core !
 Ch' ellu gode in l'altra vita, cu li santi e lu signore !...**

O gens de mon village, priez tous avec ferveur !
 Pour mon cher frère, parce que lui vous aimait tous !
 Afin qu'il jouisse dans l'autre vie, près des Saints et du
 [Seigneur !...

Et pour finir, ce *voceru* d'une mère du Rostinu, penchée sur le corps de son fils chéri, à peine âgé de douze ans ; elle termine par cette invocation :

**Dio perdoni i me' peccati, ellu ch'è bonu e pietosu !
Poi li piaqua di levarmi di stu mondu dolorosu !
Di vede, mi sia cuncessu, lu me' fiore preziosu !**

Que Dieu me pardonne mes péchés, lui si bon, et si
[pitoyable !...
Puis, qu'il lui plaise de me sortir de ce monde de dou-
[leurs !
Pour me permettre de revoir mon fils, ma fleur pré-
[cieuse !...

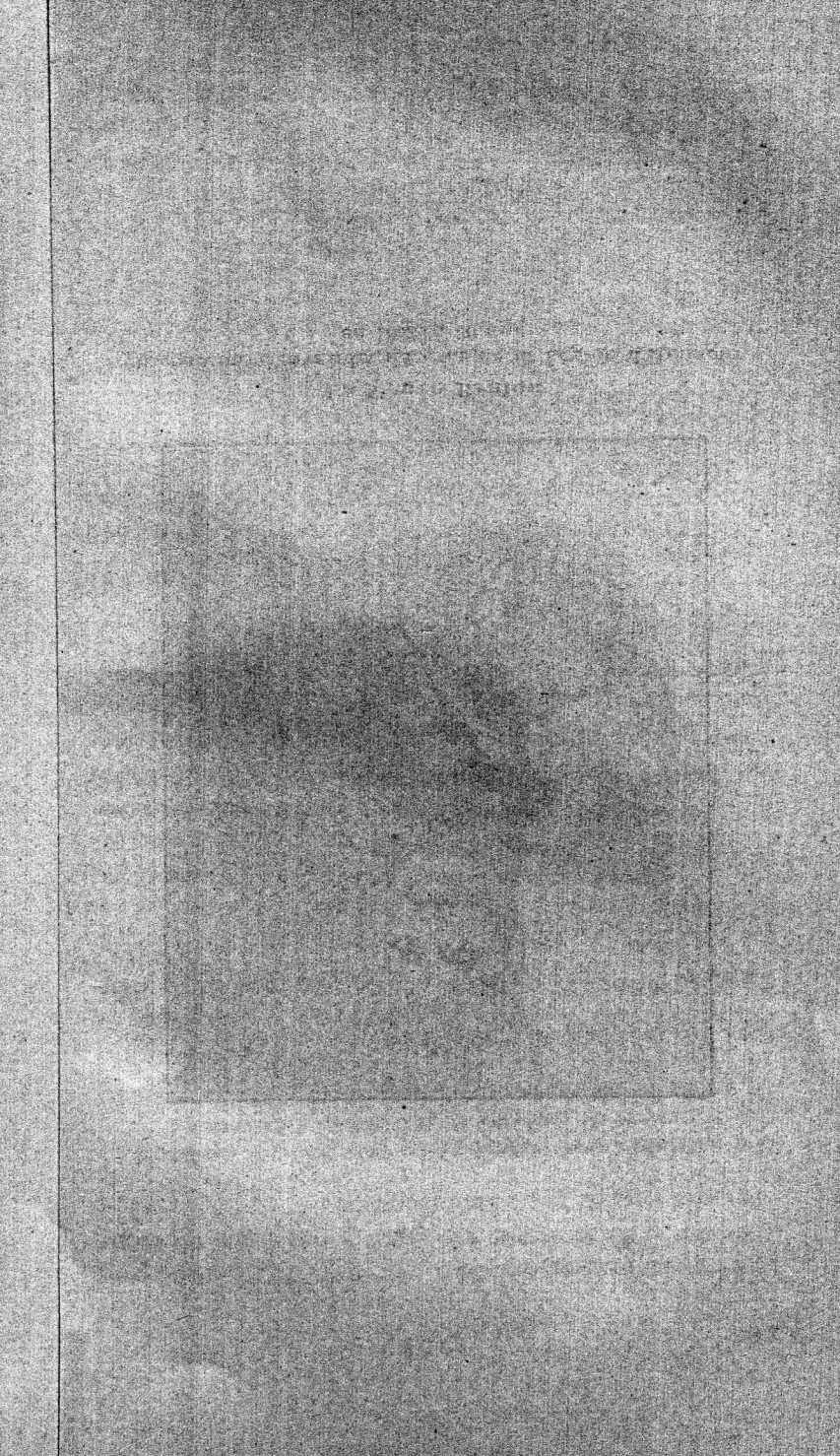
Je crois devoir arrêter ici mes citations sur le *voceru*. C'est bien peu, en comparaison de l'innombrable quantité de poèmes de ce genre, chantés depuis le XVI^e siècle. Mais aller plus loin pourrait devenir fastidieux. Et le lecteur doit avoir, avec ce qui précède, une notion assez claire de ce que fut ce chant dans ses différents aspects.

Mat. AMBROSI.





La Veuve Brulon
en costume d'invalides, décorée de la Légion d'Honneur
en 1852, à 80 ans



UNE HÉROÏNE

La Veuve BRULON, à Calvi

(1772-1859)

Avant-propos

Personne n'ignore qu'à l'époque révolutionnaire il y eut des femmes soldats, gradées ou non, qui combattirent dans les armées républicaines et firent preuve d'autant de bravoure que de patriotisme.

L'une d'elles se distingua en Corse, en 1794, à la défense de Calvi, et, puisqu'un heureux hasard — la lecture fortuite de l'historique du 57^e d'Infanterie (1) — nous a permis d'être documenté sur le cas singulier d'Angélique Duchemin, veuve Brulon, nous nous empressons d'en faire bénéficier les lecteurs de la *Revue de la Corse* dont cette valeureuse bretonne (née à Dinan, le 20 janvier 1772, et comparable à bien des femmes corses dont l'histoire a retenu les noms), aurait mérité d'être la compatriote.

On lira, pensons-nous, avec intérêt, tout ce que nous avons appris et reproduit littéralement sur cette bonne Française, dont l'histoire singulière mérite d'être rapportée et qui, après son brillant passé, vécut paisiblement, sous les divers régimes, aux Invalides, et y mourut le 13 juillet 1859, dans sa 87^e année.

*
* *

(1) Le 57^e régiment d'infanterie, ancienne 57^e demi-brigade, plus anciennement Beauvoisis, et plus anciennement encore Sainte-Maure (1667-1792). Son historique, rédigé par le capitaine Berthemet et remarquablement illustré, existe à la bibliothèque du service historique de l'Armée. Il a été édité à Bordeaux en 1901 par M. Bouchon qui, après la mort tragique de ce jeune officier d'avenir (cheval emballé) voulut bien se charger de compléter son œuvre.

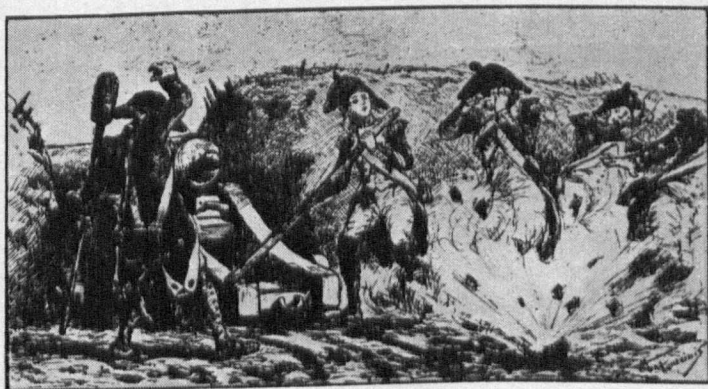
Elle était fille, sœur et femme de militaires morts en activité de service. Son mari faisait partie du 42^e régiment (ex-Limousin) lorsqu'il mourut à Ajaccio, en 1791, après sept ans de service. Angélique-Marie-Josèphe Duchemin, veuve Brulon, rejoignit l'année suivante son père, qui servait encore dans la 42^e.

Elle se conduisit d'une manière si honorable, et comme femme et comme militaire, qu'elle fut admise au service, malgré son sexe.

Elle resta sous les drapeaux pendant sept ans, et fit sept campagnes sous le nom de guerre de *Liberté* dans la 42^e, devenue successivement 83^e demi-brigade de bataille et 57^e demi-brigade de ligne, comme fusilier, caporal, caporal-fourrier, sergent. Elle remplit même, paraît-il, les fonctions de sergent-major.

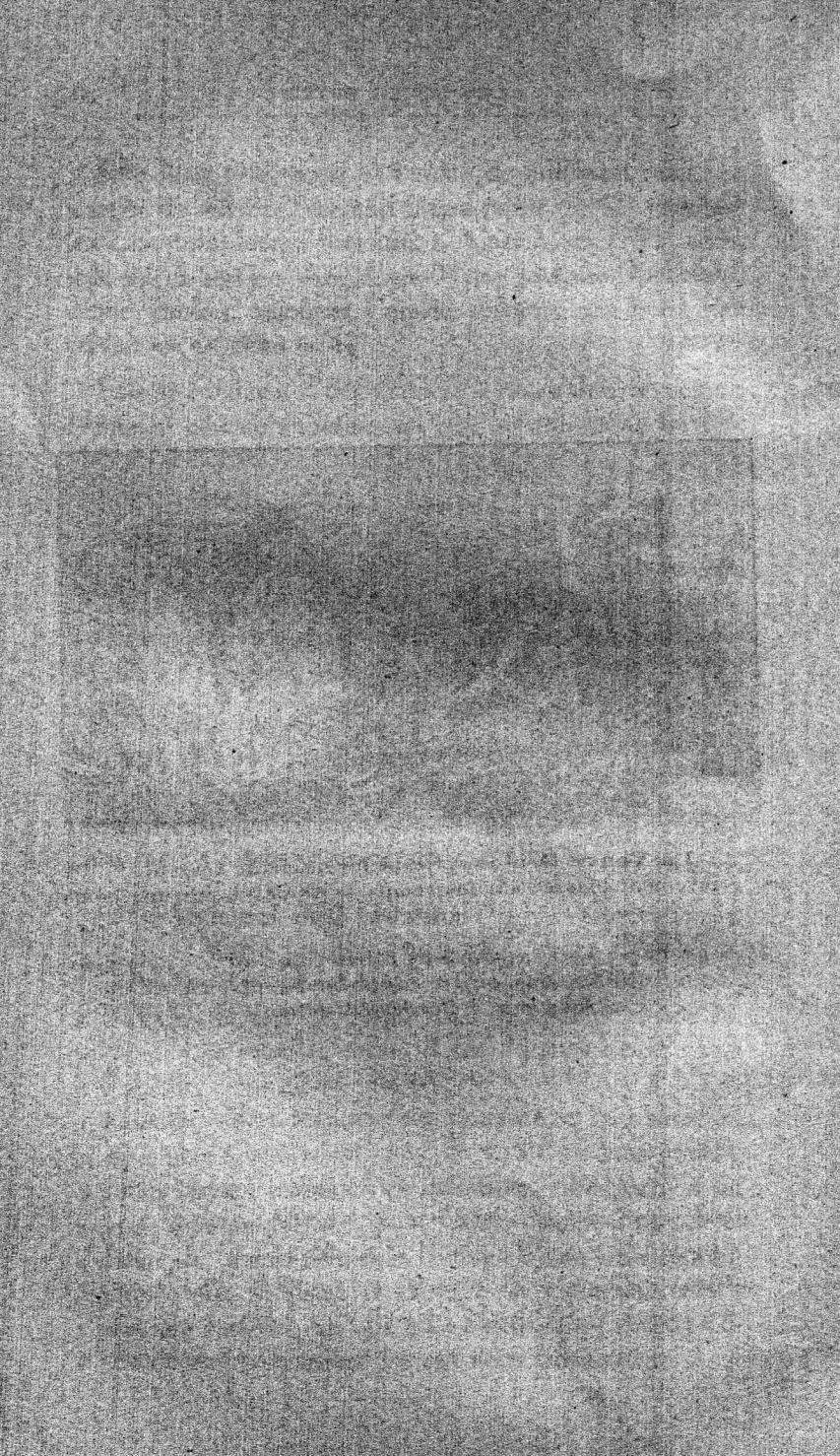
Dans plusieurs affaires, et particulièrement à l'attaque du fort de Gesco et au siège de Calvi, en Corse, elle fit preuve d'une bravoure vraiment héroïque. Dans l'un des certificats nombreux authentiques qui constatent ses brillants faits d'armes et ses services, on lit :

« Le 5 prairial an II (24 mai 1794), la citoyenne Angélique-Marie-Josèphe Duchemin, veuve Brulon, caporal-fourrier faisant fonction de sergent, s'est battue à l'affaire du fort de Gesco avec le courage d'une héroïne. Les rebelles corses et les Anglais ayant essayé l'assaut, nous fûmes obligés de nous battre à l'arme blanche ; elle a reçu un coup de sabre au bras droit, et, un moment après, un coup de stylet au bras gauche. Nous voyant manquer de munitions, elle partit à minuit, quoique blessée, pour Calvi, distant d'une demi-lieue ; là, par le zèle et le courage d'une vraie républicaine, elle fit lever et charger de munitions environ soixante femmes, qu'elle nous amena elle-même, escortée de quatre hommes, ce qui nous mit à même de re-



La Veuve Brulon, faisant fonctions de sergent,
est grièvement blessée sur les remparts de Calvi, par une bombe
anglaise

*(Ces gravures sont extraites de l'Historique du 57^e Régiment
d'Infanterie, par le capitaine Berthemet,
Bouchon, à Bordeaux, éditeur)*



« pousser l'ennemi et de conserver le fort ; enfin nous
« n'avons eu qu'à nous louer de son commandement. »

(Suivent les signatures du caporal et des soldats
du détachement).

Plus tard, au siège de Calvi, la veuve Brulon, manoeuvrant une pièce de 16, en qualité de sous-officier, dans le bastion qu'elle commandait, fut grièvement blessée d'un éclat de bombe à la jambe gauche. Cette dernière blessure l'ayant ensuite rendue incapable de continuer son service, elle fut admise à l'Hôtel des Invalides. Le 2 octobre 1822, sur la proposition du lieutenant général gouverneur, le marquis de la Tour-Maubourg, le roi conféra à la veuve Brulon le grade honorifique de sous-lieutenant des Invalides.

Le général de la Tour-Maubourg mit à l'ordre de la 1^{re} division des Invalides cette décision prise « en faveur d'une personne qui s'en est rendue digne par ses
« excellents principes, ses bons sentiments et la considération dont elle jouit à l'Hôtel. »

Une récompense plus brillante encore lui fut décernée plus tard. Ses actions d'éclat et sa conduite irréprochable n'étaient pas oubliées des généraux sous lesquels elle avait servi, et l'un d'eux, le général de division Lacombe Saint-Michel avait écrit au maréchal Serrurier, alors gouverneur des Invalides, que la veuve Brulon avait mérité, « par ses qualités au-dessus de son sexe, de participer
« aux récompenses créées pour les braves. »

Cette pensée fut aussi celle du prince Jérôme Bonaparte, et du général Randon, ministre de la guerre, et, sur leur proposition, la croix de chevalier de la Légion d'honneur fut accordée en 1852, à la veuve Brulon, par le Président de la République.

Etat des Services
d'Angélique-Marie-Josephe Duchemin
(Veuve Brulon) (1)

Grades et emplois

Autorisée par le général Casabianca, après la mort de son mari, en 1792, à servir au 42^e régiment d'infanterie, dont le 1^{er} bataillon, est devenu par amalgame, 83^e demi-brigade en 1792 (et 57^e demi-brigade en 1796) 1792.

A fait les fonctions de caporal, en 1792.

Celles de caporal-fourrier, par ordre du général Casabianca, en 1793.

Puis celles de sergent en 1794.

A ensuite servi, comme commis aux écritures dans l'administration de l'habillement, de l'équipement et du campement à l'Armée d'Italie.

Admise aux Invalides le 17 novembre 1797.

Réformée avec solde provisoire en juin 1798.

Réadmise le 14 juin 1798.

Caporal le 16 mai 1799.

Nommée sous-lieutenant honoraire en 1822.

Décédée à l'Hôtel des Invalides le 13 juillet 1859.

Décorations

Chevalier de la Légion d'honneur ; Médaillée de Ste-Hélène.

Blessures

Coup de sabre au bras droit et coup de stylet au bras gauche à l'affaire de Gesco (2), le 24 mai 1794.

(1) Extrait des Archives administratives du Ministère de la Guerre.

(2) Le fort de Gesco (ou Montegesco, d'après le plan de Calvi) dessiné par le capitaine Louet et qui accompagne notre article de 1930 paru dans le n° 16 de l'*Echo touristique de la Corse*. Cet article intitulé : **Le régiment Royal-Louis et le siège de Calvi en 1794**, résume l'ouvrage du même titre de M. Jacques Pares, archiviste de la ville de Toulon.

Eclat de bombe à la jambe gauche, au siège de Calvi, en 1794.

Action d'éclat

A l'affaire de Lumio (Corse), commandant un poste avancé de vingt-deux hommes, elle fit une défense héroïque.

Quoique blessée, le 24 mai 1794, au fort de Gesco, à minuit, elle partit pour Calvi, à travers les assaillants, et, par son zèle et son courage, elle fit lever et charger une soixantaine de femmes, faute d'hommes, de munitions et parvint à les amener jusqu'aux défenseurs du fort de Gesco, ce qui permit de repousser les Anglais et de conserver le dit fort.

Dans les occasions les plus périlleuses, elle donna des preuves d'intrépidité et de dévouement. Pendant le siège de Calvi, notamment, dans une sortie où elle fit le coup de feu avec les tirailleurs, s'avancant toujours pour tirer de plus près, bien qu'une balle eut traversé son bonnet de police, ainsi qu'à la défense d'un bastion où, faisant fonctions de sergent, elle manœuvra une pièce de 16.

A sauvé la vie du capitaine (devenu général) (3) de Vedel, menacé dans une rixe en Corse, en se précipitant dans la foule et en désarmant un Corse prêt à le frapper (4).

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

(3) Vedel (Dominique, comte de) 1771-1848. Engagé volontaire au régiment du Maine, plus tard 28^e d'Infanterie, en 1784, capitaine en 1792, servit en effet en Corse en 1794, et fut blessé devant Calvi à la défense du fort Mozellu. Devenu après les plus beaux états de service général de division en 1807, il eut le malheur, étant en Espagne, au 2^e corps d'armée, sous les ordres de Dupont, d'être compris dans la capitulation de celui-ci à Baylen et en subit les dures conséquences. Destitué, puis relevé (1812) de sa destitution, il exerça divers commandements, de 1813 à 1815. Il cessa d'être employé sous la Restauration.

(4) Cette notice est inscrite au bas du portrait conservé aux Invalides, salle Bugeaud, ancien réfectoire des soldats. Ce portrait porte en outre la mention : « Don de M. Genty, sous-officier invalide ».

Simple rapprochements entre les folklores berbère et corse

Tous les Corses savent que notre plume ne s'est jamais lassée de leur rappeler le passé glorieux de nos ancêtres, en vers comme en prose ; particulièrement par la voix de la *Tramontana* de Santu Casanova, nous avons provoqué en Corse et hors de Corse un mouvement patriotique et un retour salutaire à notre antique langue.

Ici je veux simplement attirer la curiosité des érudits corses sur quelques points de rapprochement entre notre littérature et celle du peuple berbère.

Prenons le thème de Minutu Grossu. Remettons-nous en mémoire quelques-uns des meilleurs tours de ce héros local.

A Bastia, il entre dans un restaurant, et s'y fait servir un pain, un saucisson et un verre de vin. La table est bonne, il s'y installe pour de longs jours, et quand il veut repartir, qu'il réclame la note, il n'entend payer qu'un pain, un saucisson et un verre de vin !

Le voilà traîné en justice. Se rendant au tribunal il rencontre sur sa route un brave homme, l'apitoye sur son triste sort, lui dépeint son dénûment et lui emprunte son manteau. « Je vous le rendrai à la sortie de l'audience » dit-il au prêteur obligeant, et l'autre de le suivre au Palais.

Arrive la déposition de Minutu Grossu. « Mon hôte est de mauvaise foi, tout ce qu'il dit n'est que menterie ; c'est un peu comme si ce monsieur qui est là, et que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, affirmait que ce manteau est à lui ! »

« — Mais parfaitement, Monsieur, crie l'interpellé, je vous l'ai prêté tout à l'heure. »

— « Voyez, Monsieur le juge, à quel point je suis

malheureux, l'hôtelier allègue que je m'installe dans son auberge et que je ne paie pas ; ce suppôt de Satan, que je n'ai jamais vu, entend revendiquer cette laine qui couvre mes épaules. »

Et le juge de réprimander vertement l'aubergiste et l'emprunteur et de renvoyer M. Grossu absous et triomphant.

Le Folk-lore berbère a également son M. Grossu, c'est Si Djoha. « Comme il demandait toujours à Dieu dans ses prières de lui envoyer une bourse de mille dinars, jurant qu'il la refuserait s'il y en avait un de moins, un Juif, par plaisanterie fit tomber un jour devant lui une bourse contenant neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pièces d'or. Si Djoha en oublia son serment et garda la bourse. Qui fut pris ? Mais le Juif ne se tint pas pour battu, et en appela à la justice du cadi. Si Djoha voulut bien s'y rendre, mais, prétextant sa vieillesse, emprunta l'âne et le manteau du Juif. Et quand celui-ci eut raconté son histoire au cadi : « C'est un menteur, affirma Si Djoha : vous allez voir que tout à l'heure il va prétendre que cet âne et ce manteau lui appartiennent ! » — « Mais oui, ils sont à moi ! » s'écria le Juif outré, qui, bien entendu, fut aussitôt débouté de sa demande et chassé du tribunal avec force horions.

A côté de Si Djoha on peut également citer Si Mousa fort habile à vivre sans rien faire, faisant assez spirituellement la leçon au roi, et ici, il me revient en mémoire la petite leçon donnée par Minutu Grossu à Mme Paoli. Elle est célèbre en Corse.

Mais à cela ne se bornent pas les points de rapprochement entre les deux Folk-lores corse et berbère. Avez-vous entendu cette chanson corse ?

So una canzone...

Chez le berbère nous retrouvons cette littérature baroque où tout le comique réside dans l'incohérence et la contradiction :

« Quatre amis s'associèrent un jour pour voler : l'un
« était chauve, l'autre était boiteux, le troisième sourd-
« muet, le quatrième aveugle.

« Un jour qu'ils étaient en expédition, l'aveugle
s'écria : « Je vois des gens, les voilà ! » ; — « j'entends le
choc des étriers », confirma le sourd-muet. Le chauve eut
peur : « mes cheveux se dressent sur ma tête ! » dit-il.
Enfin le boiteux conclut : « Préparons nos membres pour
fuir ».

Arrivons aux contes du coin du feu. Les châtaignes
ont été ramassées en hiver. Livrée à la neige et au vent
des hauteurs, la maisonnée s'installe autour des *fuconi* et
les bonnes grands'mères ou quelque conteuse va dévelop-
per devant des enfants émerveillés ces beaux thèmes em-
plis de merveilleux, baignés de poésie, qui longtemps en-
core après, lorsque nous aurons vieilli, ébranleront nos
imaginations et nos sensibilités.

Vous en souvenez-vous de ces contes là ? Avez-vous
conservé en mémoire les formules par lesquelles la con-
teuse ouvrait ou fermait son conte ?

Folla, etc...

Ces mêmes formules nous les retrouvons en Berbérie,
formules propitiatoires, dit Basset. Ces quelques formules
se réduisent à quelques mots sans grande signification :
« Je vais te le dire et te le montrer. » — « Raconte moi et
je te raconterai », et de même les Kabyles du Djurjura ter-
minent souvent par ces simples mots : « C'est fini » et
« mon conte est fini avant que mes ressources soient épuî-
sées ».

« Une toison de laine pour mon dos,
« L'os garni de viande pour ma bouche,
« Et la saucisse aux tripes pour les autres ! »

« Le chacal, que Dieu le maudisse ! Nous, que Dieu
aie pitié de nous ! Le chacal va dans la forêt ; nous, nous
allons sur la route. Il nous frappe avec un beignet, nous
le mangeons. »

ou, dans un genre d'idées analogues :

« Mon conte est terminé ;

« Mes ressources ne sont pas épuisées,

« Le chacal va dans le petit bois, le petit bois ;

« Moi, je vais sur le chemin, le chemin ;

« Il m'a frappé avec une figue noire, je l'ai mangée ;

« Je l'ai frappé avec un morceau de sel, je l'ai brisé. »

Ou encore :

« Mon histoire est finie.

« Je l'ai racontée aux fils des nobles ;

« Nous, que Dieu nous fasse miséricorde !

« Les chacals, que Dieu les extermine ! »

Conter étant dangereux, le conteur redoute parfois de passer pour tel, et se défend de l'être.

Basset en a recueilli un très grand nombre. Toutes ces formules, initiales et finales, n'encadrent guère que les contes merveilleux. Elles accompagnent rarement un récit donné pour réalité historique ou actuelle, ou même un conte plaisant, jamais un récit hagiographique. L'existence de ces formules traditionnelles ainsi limitées, la valeur prophylactique bien caractérisée que possèdent un très grand nombre d'entre elles, pour ne pas dire le plus grand nombre, quelle meilleure preuve de la valeur magique du conte merveilleux ? »

Les *Voceri* corses ont également leurs analogues en Berbérie. Comme dans les improvisations corses, il entre dans cette poésie une trop large part de convenu et d'apprêté.

Parfois l'improvisateur découvre la vraie poésie, mais trop souvent, malheureusement, nous n'avons que de l'artificiel, des clichés, des images trop attendues ; celles que Boulifa a recueillies sont toutefois émouvantes.

Voici l'histoire d'un jeune Kabyle qui blessa un officier du bureau arabe de Sétif, fut pris et fusillé à Bougie :

« ...L'eau de la fontaine est fraîche ; le chrétien en a

« bu au pays. O douleur ! Dahman est mort dans la soirée.

« L'eau de la fontaine est glacée ; le chrétien en a bu debout ;

« Je plains ton sort, ô beau jeune homme à la taille élancée.

« L'eau de la fontaine est chaude ; le chrétien en a bu en sécurité, O douleur, Dahman a servi de cible.

« ...Dahman pleure dans le vestibule : « Sauve-moi, ô Sidi Chérif.

« Non, je ne te sauverai pas : tu as blessé le capitaine de Sétif !

« Dahman pleure sur le seuil : « Sauve-moi, dame aux vêtements éclatants ! — « Non, je ne te sauverai pas : tu as blessé aujourd'hui le capitaine. »

« Dahman pleure dans la chambre : — Sauve-moi, ô Lalla Taous ! — « Non, je ne te sauverai pas : tu as blessé le capitaine à l'os. »

« Dahman, pleure sur la thakenna : — Sauve-moi, ô Lalla Dhrifa ! — « Non, je ne te sauverai pas : tu as blessé le capitaine aujourd'hui... »

Et la complainte se poursuit sans fin.

Que faut-il conclure de ces rapprochements ? Que peut-être il n'est pas de Folklore corse ; il n'est pas de Folklore berbère ; il y a un fond originel, un terreau sur lequel plus tard ont bâti tous les peuples. Il est aisé de prouver que toutes les fables de La Fontaine se retrouvent dans les fabliaux du moyen âge, dans Lockeman, dans Esope et dans Phèdre.

Il y a de nombreux millénaires de cela, des femmes improvisaient autour des héros tombés dans le combat. L'antiquité a conservé le souvenir des chants de Maryan-des ; et, si nous pouvions remonter jusqu'aux civilisations antérieures, peut-être retrouverions-nous cette poésie qui, aujourd'hui, en Corse et en Berbérie, nous paraît encore d'une fraîche nouveauté.

Jean WALLIS.

Les Giovannali ⁽¹⁾

Vers le milieu du XIV^e siècle, un religieux franciscain, Giovanni Martini, délégué par le ministre général de l'Ordre, qui habitait alors Marseille, se rendit en Corse et y fonda plusieurs fraternités de tertiaires. Celle de Carbini, une des plus florissantes, avait pour directeur le piévan Ristori, d'Ota. Elle comptait 40 hommes et 60 femmes.

Les confrères possédaient une caisse de secours mutuel. Ils pratiquaient en commun certaines pénitences, surtout la flagellation. On les appelait Giovannali, à cause de leur fondateur.

Ils jouissaient de nombreux privilèges et de quelques immunités qu'ils exagéraient. Ils affichaient beaucoup d'indépendance à l'égard de l'ordinaire, c'est-à-dire de l'évêque. Aussi celui d'Aléria, appelé Raymond, les excommunia ; il suspendit le piévan et interdit l'église.

Les confrères constituèrent pour délégué un certain Pierre Ricci, par devant le notaire de Bonifacio, et l'envoyèrent à Pise pour interjeter appel (25 novembre 1353, Indiction VI). Le métropolitain, Giovanni Scarlati, qui était un grand juriste, instruisit le procès et fit des enquêtes minutieuses. Il rendit la sentence le 28 mai 1354 (Indiction VII du style commun, 1355 selon le style pisan). Il donna raison aux confrères, et somma Raymond

(1) Nos lecteurs connaissent l'histoire malheureuse de ces flagellants corses du xiv^e siècle, les **Giovannali**, qui furent massacrés au cours d'une véritable croisade ordonnée par le pape. Notre chronique nationale de Ceccaldi et Filippini les considère comme des hérétiques débauchés et légitime leur malheureux sort. Les historiens modernes ont mis en doute cette affirmation et ont discuté sans s'accorder au sujet de ces Giovannali. Nous avons demandé à l'auteur si documenté de l'**Histoire de l'église corse** (4 volumes) le curé-doyen, l'abbé Casanova, de nous donner son avis autorisé et voici les pages qu'il nous a envoyées. La question nous semble étudiée scientifiquement, clairement et le problème résolu.

de lever les censures dans un délai de trois jours après la réception du jugement, autrement il les aurait levées lui-même et aurait ensuite procédé contre l'évêque.

Celui-ci en appela au Pape et se plaignit amèrement du métropolitain. Le Souverain Pontife, sans condamner les pratiques religieuses des Giovannali, leur ordonna de se soumettre à l'autorité de l'évêque. Plusieurs refusèrent d'obéir.

Deux seigneurs d'Atallà ou Tallanu, Polo et Arrigo, fils bâtards de Ghiglelmuccio, et membres de la confrérie, groupèrent les mécontents et les poussèrent à la révolte ouverte. La secte se répandit bientôt dans quelques régions de l'île et gagna beaucoup d'adeptes.

Urbain V, qui résidait à Avignon, envoya en Corse quelques missionnaires et le franciscain Giorgio de Sardaigne en qualité de commissaire et légat pontifical. Celui-ci ne pouvant ramener les révoltés à la raison, les excommunia comme schismatiques et organisa contre eux une petite croisade.

Les Giovannali occupèrent le couvent d'Alesani où mourut fra Polo. Ils massacrèrent le frère lai Vitali de Bonicardo. Ils furent attaqués dans le défilé de Pertello (près de Novale) et taillés en pièces. On brûla les maisons où ils s'étaient réfugiés.

On poursuivit les autres à travers l'île avec un tel acharnement que leur extermination est devenue proverbiale.

D'après Monteggiani (XV^e siècle) c'étaient des illuminés, des sectaires qui prétendaient réformer à la fois la religion et la morale, la société et le gouvernement, dans le genre des Albigeois. Ils se livraient à la débauche et possédaient tout en commun, même les femmes et les enfants. C'est une légende. Giovanni de la Grossa, qui vécut peu de temps après eux, ne parle pas de ces accusations calomnieuses. Elles n'avaient pas d'autres raisons

que d'engager les habitants à les combattre avec plus d'ardeur.

Quelques historiens modernes ont voulu voir dans les Giovannali des novateurs audacieux, des ancêtres des socialistes ou même des communistes. En réalité c'étaient des faux mystiques, des flagellants, des *fraticelli* du tiers ordre, des schismatiques en révolte contre l'autorité ecclésiastique.

Les actes du procès se trouvent à Pise dans les Archives de la curie archiépiscopale, salle du rez-de-chaussée, à gauche en entrant. Ils sont écrits en latin, mais le registre ne contient plus que dix pages. Le reste manque (1).

Chanoine CASANOVA.

Les Livres napoléoniens de la bibliothèque Louis Barthou

Aura-t-on fait assez de tapage au sujet de cette vente ? Cette fois, du moins, les annonceurs n'en auront pas été pour leurs frais. Louis Barthou, parti de bien peu, Béarnais par pur hasard (il s'en fallait que sa race fût du pays que tantôt on déclare « faux mais courtois », d'autres fois « loyal mais courtois », selon la graphie, dans un sens ou dans l'autre, d'un vieux dicton, mais je suis convaincu que seule la seconde est authentique), prévoyait-il un tel succès posthume ? Il avait écrit, dans ses *Impressions et Essais*, que l'amour des livres « est complexe et varié » et qu'il « ne suffit pas de dire de quelqu'un qu'il est bibliophile pour déterminer avec précision le domaine dans lequel son goût s'exerce ». Et celui qui signa la *Préface* du tome I^{er} du catalogue de Vente de ses livres d'écrire — comme il était aussi le vendeur, nous comprenons assez mal cette sorte de *delectatio morbosa* — que « disloquer un ensemble aussi patiemment composé, c'est peut-être offens-

(1) Ce procès sera publié à bref délai.

« quer la pensée maîtresse qui l'anime et le vivifie ». Hélas ! si Barthou lui-même avait voulu cette dispersion, pour quoi affecter une tristesse autre que celle qui aurait sa source dans l'évidence manifeste d'une aberration, sans doute voulue et consciente, qui n'avait point hésité à déclarer *urbi et orbi et coram populo* qu'une telle collection ne pouvait décemment être condamnée à « dormir dans un établissement national » ?

Nous avons suffisamment marqué dans un précédent article : *Napoléon sous le marteau d'ivoire*, ce que nous pensons de cette théorie, pour n'y point revenir. Y a-t-il vraiment lieu d'être fier de ce que tant de précieux inédits — de Victor Hugo, par exemple — viennent de prendre le chemin de l'étranger, alors qu'ils eussent pu entrer dans les rayons de notre *Bibliothèque Nationale*, ou de tout autre grand établissement public parisien, au lieu de franchir les mers et d'être à jamais perdus pour nous ? Et pour plus d'ironie encore, c'est au moment où se dispersaient ces chefs-d'œuvre, qu'on avait soin de nous faire savoir que « la famille de Louis Barthou a décidé de faire don à la *Bibliothèque Nationale* de deux manuscrits de Victor Hugo : *Les Funérailles de l'Empereur* et *La Mort de Balzac*, ainsi que de nombreuses pièces autographes du grand poète » ! Même en admettant, comme le bruit en a couru, que le produit de ces trois ventes consécutives — qui se chiffre par millions — doive « aller à l'Académie, qui s'en servira pour fonder deux ou trois prix — il n'y en a déjà pas assez ! — Louis Barthou de quelques milliers de francs chacun », n'eût-il pas été de beaucoup préférable, par exemple, de savoir, qu'au lieu d'aller à un amateur de Barcelone, qui les poussa à 20.500 francs, les *Œuvres Illustrées* de Victor Hugo, dans l'édition Hetzel de 1855 — en un seul volume enrichi de lettres de Mlle George, Marie Dorval, de photos, etc., 66 pièces au total —, étaient restées au dépôt de la rue de Richelieu, ou que les *Lettres de Napoléon à Joséphine*, — base de cette édition de Didot, 1833, que je signalais avec mon second article : *Correspondance de Napoléon*, dans le précédent numéro de cette *Revue* — avaient été acquises pour 50.000 francs par Mme Davis, acquéreuse également, contre 57.000 francs, de cet exemplaire des *Fleurs du Mal* portant la dédicace autographe de Beaudelaire à Théophile Gauthier, nous resteraient, à nous Français ?

Mais à quoi bon récriminer ? Si les lettres à Marie-Louise ont été sauvées, on aurait une édifiante chrestomathie à composer des échos que ce geste, en grande partie dû à l'initiative d'Ed. Herriot, a suscités dans cette partie de notre presse quotidienne qui prétend représenter l'avenir

du pays, son très proche avenir ! Ne trouvons donc pas étrange qu'on ait fait argent des volumes et manuscrits de Barthou, puisque c'est lui qui en a décidé de la sorte et que les Soviets — qui sont l'exemple qu'on ne cesse de nous prôner dans la presse en question — ne procèdent pas d'autre sorte à l'égard des merveilles d'art, toiles ou manuscrits, bijoux ou pierreries de l'ancien régime. Regretter le geste du défunt est donc doublement hors de propos. Nous nous contenterons, en conséquence, d'annoter ici quelques chiffres de vente, et seulement de choses napoléoniennes, à la fin de la première vacation, le lundi 25 mars dernier, faubourg Saint-Honoré, dans la grande salle de l'hôtel Jean Charpentier. Nous ne redirons pas ce qui, dans un numéro des *Nouvelles Littéraires* précédant de peu la vente, a été dit et fort bien dit sur le goût de Louis Barthou en tant que bibliophile, principalement quant au choix de ses reliures. Les amateurs de la Galerie Charpentier possédaient-ils, dans leur majorité, un goût plus pur que le défunt ? Je crains fort que, pour beaucoup, la spéculation ait été la pensée dirigeante et que, sous cette verrière qui recouvre la salle d'encan, la lourde et morne atmosphère eût été celle qui convenait à ce genre de trafics. Dos sombres, plus ou moins verdâtres, n'abritant que la cupidité...

Un million et cinquante-quatre mille francs : tel devait être le total de la première journée et, pour être vrai, je dois confesser que le spectacle m'a suffi et que je ne me suis pas dérangé pour assister à la suite. J'en avais vu assez. Cet exemplaire des *Lettres à Joséphine*, dont il a été question plus haut, portait cette précieuse note autographe : « *J'ai accepté avec reconnaissance cet exemplaire de Madame Salvage de Faverolles. C'est à elle que j'avais confié la publication des lettres autographes de l'Empereur et de l'Impératrice contenues dans ce recueil. — Hortense, Arenenberg, ce 23 septembre 1834* ». M. Sacha Guitry, qui, cependant que le marteau bruissait à intervalles presque réguliers, arpentait mélancoliquement, avec Tristan Bernard, le tapis du couloir, fut, avec cette *imperatoria brevitatis* qui sied à qui, de Napoléon, possède au moins quelque apparence de la mine, derechef acquéreur — ah ! quel homme modeste dans ses goûts ! — d'une misère d'album d'autographes napoléoniens, avec portraits, lettres et poésies dans une reliure de Marius-Michel, pour la bagatelle de 36.000 francs. La « crise » l'aura empêché d'avoir la pièce de 50.000 balles..., car M. G. de B. nous apprend, dans *Paris-Midi* du 26 mars — article : *Sacha Guitry s'est montré grand amateur de la Correspondance de Napoléon et de Joséphine* — que l'auteur du *Nouveau Testament*

répétait à ses informateurs qu'ils ne « perdissent pas de vue les lettres de Napoléon et de Joséphine ». Un simple *Plutarque*, frappé au nom de l'Empereur, fit 14.100 francs. Et nous sommes d'avis que, par ces temps de chômage et de ventres creux, c'est, en vérité, un fort beau denier... Mais la solidité du marché du livre n'est-elle pas, entre tant d'autres dont s'émerveille le pauvre diable de philosophe, chose bien étonnante à une heure comme celle que nous traversons ? Que les prix aient, à cette vente, été sensiblement les mêmes qu'aux moments — ils sont encore assez frais dans notre souvenir — de la folle bibliomanie de l'époque inflationniste, voilà certes qui a de quoi stupéfier celui qui oublierait que l'argent ne se cache que pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'indigence d'un numéraire qui nous ramène, sans que nous semblions en avoir la moindre idée, aux beaux jours des assignats (1)...

Camille PITOLLET.



(1) L'administrateur de la Bibliothèque Nationale a vu lui échapper **le traité de Versailles** sur lequel Joffre, Pétain, Clemenceau, Poincaré, Lloyd Georges avaient écrit et signé quelques lignes. Un libraire l'emporta pour un amateur étranger avec 47.518 francs. Un exemplaire des **Fleurs du mal**, (édition originale de 1857) avec dédicace à Théophile Gautier, fut acquis pour 57.000 francs !

BIBLIOGRAPHIE

L'abondance des matières nous oblige à différer jusqu'au prochain numéro le compte rendu de deux bons livres sur la Corse :

La Corse, pays et coutumes par Pierre Dominique, avec de magnifiques illustrations, d'après dessins originaux de Léon Canniccioni ; édition des Horizons de France, 1935.

Napoléon Bonaparte, enfant d'Ajaccio, par Pierre Bonardi, un volume in-12 des éditions de France.

Revue de la Presse

Les Gaspari, importante famille de Corse, tire son origine de Morsiglia, dans le Cap Corse et son illustration des trois frères André, François, Philippe. André fut conseiller intime du roi Philippe II et son ambassadeur au Maroc. Il négocia et fit aboutir le traité de paix et d'amitié de son souverain avec le sultan Moulay Ahmed. François fut commissaire général du roi d'Espagne dans les Indes et Philippe devint un administrateur important du royaume espagnol. Leur frère aîné Mariano hérita d'eux et s'établit à Marseille où il épousa sa compatriote Jeanne de la Rocca. C'était l'époque où les Corses s'expatriaient volontiers en Espagne et y trouvaient bon accueil, belle situation et jolie fortune. C'est à ce pays que don Juan et Cristophe Colomb durent leur célébrité. (**Petit Marseillais**, 5 février 1935).

Futurs saints Corses. — Notre évêque, Mgr Rodier, vient de constituer, sous sa présidence, une commission ecclésiastique qui devra s'occuper en première instance des causes de béatification de deux franciscains, Bernardin de Calenzana et Franceschino de Ghisoni, ainsi que de celle d'un prêtre séculier, Jean Marie Luigi. Cette commission entendra toute personne qui aura des renseignements de n'importe quelle nature à fournir sur les personnes en cause. Si le résultat est favorable à l'introduction de la cause, la Congrégation des rites désignera un prêtre pour préparer le dossier du saint futur. Ce sera le postulateur. Il se fera représenter dans le diocèse de l'enquête par un délégué, nommé vice-postulateur, qui sera chargé de recueillir tous les documents capables de prouver la sainteté. Mgr Herzog et le chanoine Gabrielli seront les postulateurs de l'abbé Luigi. Le révérend père François Marie Paolini est désigné comme vice-postulateur du déjà vénérable Bernardin. Enfin le chanoine Morazzani remplira les mêmes fonctions au sujet de Franceschino de Ghisoni. Celui-ci s'appelait, de son véritable nom, Ours François Muchielli et était né à Ghisoni de parents

très pauvres, qui le laissèrent dans la misère. Elevé ensuite par un oncle à Rome, il entra au couvent, reçut l'habit de Saint François et édifia ses frères et ses contemporains par sa piété et par ses pénitences. Il mourut en 1832 en état de sainteté. Dès 1848, une commission fut nommée pour instruire sa cause, mais elle n'aboutit pas. Souhaitons que le postulateur actuel soit plus heureux. (**Bulletin religieux du diocèse**, 16 février).

Mirabeau en Corse. — D'après un ouvrage récent de Pierre Nézélof : Mirabeau, homme d'amour et homme d'état, le **Petit Bastiais** a consacré quelques articles au séjour du grand tribun dans notre Ile. Il y vint en avril 1769 comme sous-lieutenant volontaire à la Légion lorraine, fut adjoint après Pontenovu à l'expédition du comte de Vaux sous le nom de Pierre Buffières et n'y resta qu'un an, plus occupé de topographie que de guerre. Il connut à Vescovatu le général Giafferi, puis Buttafoco qui le renseigna si bien sur le pays, qu'il voulut écrire une histoire de la Corse, malheureusement perdue. Beau parleur et débauché, il eut, semble-t-il, quelques aventures amoureuses, en particulier avec une continentale, la dame Chardon, épouse de l'intendant. En tout cas, ce séjour dut lui laisser de bien agréables souvenirs, puisqu'il prit la défense de la Corse, quand il en trouva l'occasion et il contribua de toute son éloquence à repousser en 1789-1790 les prétentions génoises sur la restitution de la Corse. (**P. B.**, 7 et 20 février).

Bonaparte et le siège de Toulon. — Une étude de M. Paul Mauriel, insérée dans le **Petit Marseillais**, s'occupe du rôle de Bonaparte pendant le siège de Toulon. Les bourgeois et les royalistes de cette ville, inquiétés par les menées des Jacobins et de leur club, avaient chassé les républicains et constitué un tribunal chargé de réprimer leurs menées. Mais à la nouvelle qu'une armée de la Convention, commandée par Carteaux, marchait contre eux, ils livrèrent (27 août) leur cité aux Anglais dont la flotte vint s'ancrer dans la grande rade. De là le siège fameux qui commença le 7 septembre avec la prise d'Ollioules, où le commandant de l'artillerie Donmartin fut blessé. Les représentants en mission, dont Robespierre le jeune, confièrent alors cette artillerie au lieutenant Bonaparte qui se dépensa infatigablement et fut nommé commandant. L'arrivée du général Dugommier, qui remplaça l'incapable Carteaux, amena une recrudescence des opérations. Dans un Conseil de guerre, le commandant Bonaparte signala que le Petit Gibraltar (fort Caire actuel), au-dessus de la rade, était la clé des opérations, que son occupation déciderait du sort de Toulon : son avis fut adopté, la position bombardée sans relâche par la batterie des Hommes sans peur et après un triple assaut, elle tomba aux mains des Républicains avec quelques autres forts. Les Anglais s'enfuirent, la ville fut délivrée. Le 28 décembre, Saliceti écrivait à Arena : « Ton frère et tous les Corses qui ont assisté au siège de Toulon ont combattu avec beaucoup de courage. Aussi en récompense, ils ont tous augmenté de grade. Bonaparte a été nommé général de brigade ; ton frère et Cervoni, chefs de brigade ». Les représentants en mission avaient été

« en effet » satisfaits du zèle et de l'intelligence dont le citoyen Bonaparte avait donné des preuves ». (27 et 28 février 1935).

Echec de la colonisation génoise. — Quels reproches les Corses ont adressés à la République de Gênes, dont ils rejetèrent la domination au XVIII^e siècle, se demande le **Petit Bastiais** dans son Panorama historique de la Corse, qu'il publie à intervalles irréguliers ? Il indique comme essentiels : le refus de la République d'associer les Corses au gouvernement de leur île, le maintien d'un enseignement rudimentaire dans un pays qui a la passion de l'instruction, l'impuissance du gouvernement à rétablir l'ordre, à supprimer les meurtres, à rendre une justice impartiale. D'après Pommereul, en effet, il y eut 28.715 homicides en trente ans. Si Gênes avait mieux connu la psychologie des Corses, elle aurait été sans doute supportée. (28 février).

Théodore, roi de Corse. — L'avènement de ce personnage en 1736 fut une conséquence du besoin qu'avaient les Corses de trouver un concours extérieur pour s'affranchir du suzerain qu'ils détestaient. Mais cet aventurier n'était pas assez fort, ni assez riche pour tenir tête aux protecteurs de Gênes : l'empereur et le roi de France. Dès que les Corses s'en aperçurent, ils l'abandonnèrent. (**P. B.**, 14 mars).

Les Bonaparte à Montpellier et en Provence. — Le journaliste passe ici en revue les différentes demeures qui, avant 1795, abritèrent sur le continent la famille Bonaparte. Ce fut d'abord la petite maison où le père, Charles, vint habiter pour être soigné, en vain, par le docteur Vigarous (1785), puis les logements de Letizia Ramolino avec ses enfants, à Toulon, où ils avaient débarqué pour échapper à Pascal Paoli ; ensuite à Lavalette, près de Toulon ; à Brignoles après l'entrée des Anglais dans ce port ; à Saint Maximin, où Lucien était garde-magasin et allait épouser la fille de l'aubergiste Boyer ; enfin à Marseille, où tous vécurent des secours du bureau de bienfaisance. Quant à Napoléon, il s'installa pendant le siège d'abord au Beausset avec Joseph ; ensuite à la bastide Laborde (aujourd'hui école communale) ; enfin à Toulon où Joseph le rejoignit pour épouser Julie Clary. Toutes ces vicissitudes préparaient la famille Bonaparte à l'installation prochaine dans les palais de l'Empire. (**Petit Marseillais**, 3 avril).

Le blason national Corse. — D'après M. le chanoine Casanova, l'érudit auteur de l'Histoire de l'église corse, les origines des armoiries corses seraient les suivantes : « Puisque ce blason nous vient de l'Aragon, qui avait fini par chasser les Maures d'Espagne et à convertir ceux qui n'eurent pas le temps de fuir, le bandeau relevé sur le front ne peut que signifier l'adhésion des musulmans à la religion chrétienne. On comprend que les Corses qui avaient eu, eux aussi, leur croisade contre les sectateurs de l'islam, aient accepté ces armes avec fierté. Notre blason national représentant la tête de Maure avec le bandeau sur le front date du XIII^e siècle et de Pierre d'Aragon (1276-1285). Il rappelle la lutte des Espagnols contre les Maures. Lors-

que le pape Boniface VIII donna la Corse à Alphonse XIII le magnifique (1297), les Aragonais l'arborèrent en Corse pour la première fois. Mais ils ne purent se maintenir dans l'île à cause de leur arrogance et de leur rapacité. Cependant les rois d'Aragon et d'Espagne continuèrent toujours à se dire rois de Corse. Sous Philippe II le blason corse devint officiel. Les géographes allemands l'adoptèrent en énumérant les nombreuses possessions de ce monarque. Le roi Théodore, qui les avait lus, n'a pas inventé le drapeau corse, il l'a trouvé tout fait. Paoli l'a adopté définitivement dans la consulte de Corte du 24 novembre 1762. En 1566, Catherine de Médicis donna à Sampiero et aux Corses révoltés contre Gênes, 8 enseignes d'infanterie et 3 de cavalerie. La couleur de ces drapeaux était blanche ; à la place de la tête de Maure qui rappelait l'Espagne, ancienne ennemie, elle substitua l'inscription : « **Pugna pro patria** » et les insulaires ont ajouté : « **Traditor chi fugge** ». (*Petit Marseillais*, 4 avril).

Ces explications n'infirmant pas d'ailleurs les savantes recherches de notre compatriote M. de Giafferi (Cf. *Revue de la Corse*, 1928).

Sampiero et Vannina. — M. R. Emmanuelli revenant sur ce tragique épisode d'un mari étranglant sa femme a, dans une conférence récente à Marseille, admis la thèse du drame passionnel. Sampiero, sexagénaire jaloux de la conduite de Vannina qui, en l'absence de son époux, a fait preuve, disent quelques contemporains, de légèreté, décide de punir lui-même la trahison conjugale et la trahison politique. Après avoir fait rendre gorge à la malheureuse qui a dilapidé la fortune commune, en exigeant d'elle une reconnaissance de douze mille livres à prendre sur le domaine d'Ornano, il sacrifie à son ressentiment la femme qu'il aime. Ceci fait, il se retourne contre la République, cause de tout le mal et de la ruine de son foyer, « puis dans la vie des camps et la rage des batailles, ce vieillard, dont les saisons n'ont pas courbé les épaules, retrouve, avec l'atmosphère de sa jeunesse, une ultime raison de vivre ». (*Marseille-Matin*, 28 mars).


Musée de l'histoire Corse. — A propos des œuvres d'un bon peintre corse, Andreani, qui expose aux Indépendants un Sampiero et un Pascal Paoli, M. Michel Santoni, collaborateur de l'*Echo de la Corse* (N° du 21 mars), suggère la création d'un musée de l'histoire Corse à Ajaccio. Notre confrère semble ignorer que ce Musée existe à Bastia depuis un quart de siècle, que l'abbé Letteron en fut l'initiateur et le professeur Ambrosi l'organisateur, dans la chapelle Saint Erasme. Il a été inauguré officiellement par le sénateur-maire Sari, il y a une douzaine d'années. Ajaccio doit, suivant nous, rester le musée des souvenirs napoléoniens. N'est-ce pas déjà beaucoup ?

La Rénovation économique de la Corse. — Le *Courrier de la Corse*, le nouvel hebdomadaire du lieutenant-colonel Rossi, publie depuis plusieurs mois, le rapport si consciencieux qui fut présenté au congrès de septembre 1934, par M. Ph. Renucoli,

avocat. C'est un tableau complet de notre situation économique ; les maux et les remèdes y sont longuement étudiés. Quiconque voudra avoir une idée de la rénovation économique de la Corse, devra le lire. L'auteur explique le faible rendement du sol corse par l'étendue des régions malsaines ou improductives, par la mauvaise composition du sol, qui a besoin d'être enrichi par l'engrais, sauf en de rares endroits, par la sécheresse prolongée d'un climat que caractérise la fréquence du vent violent ou desséchant, lorsque les cultures arrivent à leur maturité, par le paludisme enfin qui règne dans toutes les parties basses, c'est-à-dire dans les plus fertiles, et qui éloigne l'agriculteur. Tout cela est fort juste, de même que la protestation du rapporteur contre la réputation de paresse des Corses, que des auteurs mal informés ou malveillants ont créée à travers le monde, en reprenant à leur compte cette calomnie des gouverneurs génois.

Bonaparte à Belgodère. — Nous avons, dans le N° 90 de la *Revue*, signalé un article du *Petit Marseillais*, relatant un séjour de N. Bonaparte en 1790 à Belgodère. Un de nos correspondants, M. Savelli, de Costa, nous écrit pour corriger et compléter la note du journal. « Nous savons de source sûre que l'année 1786 fut celle de ce séjour à Belgodère. Napoléon fut reçu et hospitalisé par la signora Paola Maria, dont la famille était surnommée « Pain d'Or ». A cette époque Napoléon était simple lieutenant d'artillerie à Valence. Ayant obtenu un congé de six mois, il débarqua à Girolata le 15 septembre de la dite année et, en suivant le littoral, il arriva à l'île Rousse. De cette jolie petite ville aujourd'hui si florissante et qui n'était alors qu'à l'état embryonnaire, il suivit, accompagné d'un jeune berger de la localité, le sentier qui mène à Santa Reparata pour se rendre dans la maison de son chef de batterie Dominique Leoni, à qui il avait promis cette visite. Accueilli avec la plus affectueuse déférence, il y séjourna pendant 48 heures, visita l'église et le couvent des capucins de cette localité, puis, en compagnie de deux personnes, il se rendit à Belgodère, chez la signora Paola Maria et de là gagna Ajaccio. M. Nicolas Leoni, propriétaire à Santa Reparata, et petit neveu de Dominique Leoni, nous a fait visiter la chambre où avait couché le futur Empereur. C'est en souvenir de ce passage de Napoléon que la place publique du bourg a reçu son nom. » (Fr. Savelli).

Bergfahrten auf Korsika. — En signalant cette belle brochure allemande sur la Corse, dans notre dernier numéro, la typographie a commis à la fois une erreur et un oubli. Une erreur, parce qu'il faut à la 7^e ligne lire : **les poésies** d'Eichendorff et non les **peintures**. Un oubli, car il est juste d'indiquer que les belles illustrations du texte avaient été fournies par le jeune géologue, Jacques Franceschini, dont nous avons, ici-même, révélé le mérite et déploré la fin prématurée dans un accident de montagne.



NOUVELLES

en quelques lignes

L'assainissement de la Corse. — Le ministre de l'agriculture, arguant des difficultés de l'heure présente, vient de prendre une décision grave : l'arrêt momentané des travaux d'assainissement en Corse jusqu'à nouvel examen. Le Conseil général est en outre invité à supporter les dépenses d'entretien, « comme il s'y est engagé par une délibération du 23 avril 1913 qui a été oubliée ». Cette décision a soulevé une émotion légitime dans notre département et a fait l'objet d'une déclaration énergique de M. Landry au Conseil Général, au cours de sa récente réunion. Qui de nous pourrait admettre en effet que, sous prétexte d'impécuniosité, le gouvernement renoncât à des travaux d'intérêt national qui lui incombent au premier chef, alors qu'une simple destruction de récoltes dans le midi provoque, de sa part, une pluie d'or. Nous ne pensons pas que la décision ait un caractère définitif. Il semble que le ministre ait simplement voulu rappeler le Conseil général à l'observation de ses engagements. D'ailleurs nos représentants au Parlement et au Cabinet ne sont pas hommes à se laisser faire, et nous n'avons aucune raison de leur retirer notre confiance.

Aux dernières nouvelles, le Conseil général vient de s'engager à voter les crédits d'entretien qui lui sont demandés. Le Préfet a proposé d'inscrire au budget supplémentaire une somme de 105.900 fr. qui s'ajoutera au crédit de 20.000 fr. déjà inscrit au budget de 1935. Le ministre n'aura donc plus de prétextes pour refuser la subvention nécessaire à la continuation des travaux d'assainissement.

La chambre d'agriculture corse. — Cette assemblée a formulé quelques doléances relatives à la mévente du bétail corse, concurrencé par le bétail venu du dehors et dont les prix se sont effondrés de 50 %. Chez le producteur, la viande de boucherie se vend 4 francs le kilog ; chez le boucher 12 francs. Les agriculteurs réclament aussi des facilités plus grandes pour l'introduction de la main d'œuvre étrangère, dont ils ont besoin.

Pour les viticulteurs corses. — Ces producteurs souffrent, comme tant d'autres, de la mévente. Ils ont chargé M. Musso, vice-président de la Chambre d'Agriculture, d'exprimer leurs plaintes et leurs désirs. Celui-ci, dans un article reproduit par presque tous les journaux, rappelle d'abord que les impôts indirects sur les vins ont disparu avec l'abolition en Corse de la régie en 1811, et que la douane n'est pas fondée, en droit, à percevoir des taxes sur les eaux-de-vie corses. Il demande donc que les arrêtés Miot, qui ont force de loi, ne soient plus violés en ce qui concerne les vins, qu'un octroi de mer soit établi

pour les protéger contre la concurrence massive des vins étrangers, que les appellations d'origine soient rigoureusement observées et les fraudeurs punis. L'Etat renoncerait donc à ses taxes illégales sur les eaux-de-vie, mais percevrait les recettes de l'octroi de mer. En tout cas il doit éviter l'écroulement d'une branche de l'activité insulaire. Il est urgent qu'il prenne une décision.

Nos courriers. — Nous apprenons qu'un paquebot de la Compagnie transatlantique assurera pendant cet été les services suivants : départ de Tunis les 1^{er}, 19 juillet et le 1^{er} août par Ajaccio ; arrivée le lendemain à 8 heures. Départ d'Ajaccio les 1^{er}, 24 et 29 septembre, à 13 heures ; arrivée à Tunis le lendemain, à 13 heures.

Relations aériennes. — Le trafic aérien Marseille-Ajaccio-Tunis a été effectué en 1934 par 304 hydravions qui, entre Marseille et Tunis et vice-versa, ont transporté 1922 passagers et 9.964 kgs de marchandises. La régularité et l'activité de cette ligne d'Air-France sont de nature à inspirer confiance aux Corses. Or, 200 d'entre eux seulement ont utilisé ce moyen commode et rapide d'aller dans l'île et d'en revenir. Souhaitons, au service Nice-Bastia qui vient d'être inauguré d'avoir un peu plus de vogue.

Madame Letizia ou Liti, comme disent les Ajacciens. — L'Académie des Jeux florimontains a décidé d'organiser un concours pour célébrer cette mère des Rois qui s'appela Letizia Ramolino Bonaparte. Les poètes seuls y sont conviés. Les poèmes pourront être rédigés en n'importe quelle langue, même en latin, mais ne devront pas dépasser cent lignes.

Notre confrère M. Fumaroli écrit avec raison « que les historiens auraient dû être invités, eux aussi, à raconter la vie d'une femme qui fut une épouse et une mère parfaites et que seuls ils auraient pu étudier sans fard pour l'édification des jeunes mamans ». Or il est indispensable de connaître la mère pour comprendre le fils. La psychologie napoléonienne ne peut être expliquée que par son enfance. « En un temps troublé, où les vraies valeurs morales sont trop souvent méconnues, sinon calomniées et bafouées, nous voulons exalter une femme honnête, vaillante et modeste, une mère corse, française, chrétienne, romaine, sensible, raisonnable, courageuse, laborieuse, modérée, économe, prévoyante, pieuse, charitable, fière sans vanité, sachant se taire et souffrir, comme sachant élever gravement la voix. » (Pour tous renseignements, s'adresser à notre compatriote Carulu Giovoni, directeur du **Lariciu**, 157, avenue de la Capelette, à Marseille).

Fêtes de Saint Raphaël. — Le Syndicat d'initiative de cette localité a décidé de commémorer cette année, avec le concours des Corses de la région, le débarquement de Bonaparte qui arrivait d'Egypte et se dirigeait sur Paris pour y préparer le coup d'Etat et chasser un gouvernement décrié. « C'est à Saint Raphaël, écrit un membre du Syndicat d'initiative, que commença la prestigieuse épopée de celui qui avait conçu l'idée

d'organiser les Etats-Unis d'Europe, seul moyen d'éviter les guerres futures ». Le projet de reconstituer un événement célèbre de notre Histoire dans le cadre où il se déroula ne manque pas d'originalité. Il est certain qu'il attirera un grand nombre de visiteurs.

Nécrologie. — La Corse a perdu récemment deux hommes politiques, connus pour leur activité et leur forte personnalité. L'un est le colonel Ferrandi, Conseiller municipal de Paris, qui fut un brillant colonial et un animateur endiablé. Ses obsèques ont eu lieu le 1^{er} février 1935 en l'église Notre-Dame des Champs, à Paris.

L'autre est le député Caïtucoli, décédé le 12 mars à Paris. Sa dépouille a été ramenée à Sollacarò, dont il fut le maire. Ses interventions fougueuses au Conseil général étaient redoutées ou attendues. Il connaissait à fond les questions corses sur laquelle il avait réuni une documentation importante et il avait proposé à notre assemblée départementale un plan de rénovation économique, qui eut le sort de beaucoup d'autres plans. L'arrondissement de Sartène l'envoya, pendant huit ans, siéger à la Chambre des députés, mais ne lui renouvela pas son mandat, lors des élections de 1932.

A nos lecteurs. — L'un d'entre eux connaîtrait-il exactement le nombre et la désignation des disques édités sur les chansons corses. Merci.



Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondancier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer.

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais
le programme et tous les renseignements.

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES

pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et le BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :

TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Cap Corse

‘Damiani’

VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 50; Arrivée à Solenzara, 11 h. 40.

Train n° 3. — Départ 7 h. 50; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 05

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 15; Arrivée à Solenzara, 19 h. 30.

Train n° 7. — Départ 16 h. 35; Arrivée à Corte, 19 h. 35.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 50; Arrivée à Bastia, 15 h. 00.

Train n° 22. — Départ 13 h. 40; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Départ 15 h. 50; Arrivée à Corte, 19 h. 55.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ajaccio, 10 h. 25.

Train n° 2. — Départ 6 h. 30; Arrivée à Bastia, 9 h. 05.

IV. — AU DÉPART DE SOLENZARA

Train n° 10. — Départ 5 h. 10; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h. 30; Arrivée à Bastia, 17 h. 45.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 30; Arrivée à Calvi, 12 h. 52.

Train n° 15. — Départ 14 h. 40; Arrivée à Calvi, 17 h. 35.

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 35; Arrivée à Calvi, 21 h. 23 (remplace le train 15 le dimanche).

Train n° 56. — Départ 9 h. 55; Arrivée à Bastia, 11 h. 21.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi et samedi, en correspondance avec le train n° 14, et le mardi, vendredi avec le train maritime 52, qui part du port d'Ajaccio à 6 h. 30 et arrive à Bastia à 11 h. 35.

Train maritime 51. — Port Bastia 7 h. 15, Corte 9 h. 30, Ajaccio 12 h. 28. (Dimanche, lundi et jeudi).

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 30; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 30. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 13 h. 55; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Été de la Compagnie Fraissinet

Voici le tableau de marche des services d'hiver qui ont commencé le 15 octobre.

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Marseille-Bastia, commercial (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 heures, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 5 h. 45);
Mardi midi, Nice-Ile-Rousse, rapide (mardi 19 h. 15);
Mercredi 15 h. 45, Marseille-Bastia, rapide (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio, commercial (vendredi 5,45);
Vendredi 9 h., Nice-Ajaccio, rapide (vendredi 18 h. 30);
Vendredi 20 h., Toulon-Ile-Rousse (samedi 5 h. 15);
Samedi 21 h., Nice-Bastia, rapide (dimanche 6 heures);

CORSE-CONTINENT

Dimanche 23 h., Calvi-Nice, rapide (lundi 6 h. 30);
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille, rapide (mardi 7 h. 15);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne, commercial (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille, commercial (mercredi 8 heures 15);
Mercredi 20 h., Ile-Rousse-Toulon, rapide (jeudi 6 h. 30);
Mercredi 20 h., Ajaccio-Nice, rapide (jeudi 5 h. 30);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commercial (vend. 10,45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice, rapide (samedi 6 h. 30);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille, rapide (dimanche 7 h. 45).

N. B. — Les dates entre parenthèses indiquent les dates d'arrivée.

Nos lecteurs savent que la source la plus précise et la plus abondante de notre histoire de la Corse est l'œuvre, si documentée, de l'abbé A. Rossi : *Osservazioni storiche sopra la Corsica* dont 17 livres ont été publiés par l'abbé Letteron, dans le Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles qu'il avait fondé et que le directeur de la *Revue de la Corse* a dirigé de 1911 à 1924. Le récit de ces 17 livres va de 1729 à 1814. Le manuscrit de la période antérieure est toujours déposé à la Bibliothèque nationale de Paris. Sa mauvaise écriture, dont la lecture est très difficile, rebuta l'abbé Letteron lui-même. La publication n'en a donc jamais été faite. Il serait, cependant, précieux de connaître le récit de l'abbé Rossi sur les premiers siècles de notre histoire, si déformés par les narrateurs du Moyen-Age et des Temps modernes. La riche documentation et les dons d'historien de l'abbé Rossi projettent, sans doute, quelque lumière dans cette obscurité des siècles primitifs, quelque précision dans les faits si embrouillés du Moyen-Age.

Nous avons appris, récemment, qu'un de nos compatriotes et confrères, passionné pour les questions d'histoire et disposant de loisirs momentanés, s'était imposé la tâche ardue de recopier les quatre gros manuscrits inédits de Rossi, allant du début de notre histoire jusqu'en 1729. Il espère terminer son travail de bénédictin dans le courant de cette année. Nous avons pensé que tous les lecteurs et possesseurs de l'œuvre déjà publiée seraient probablement heureux d'en posséder le complément, s'il était imprimé. Nous prions donc nos abonnés de nous faire savoir s'ils accepteraient de souscrire à un exemplaire des quatre volumes à prévoir (prix approximatif 80 frs). Le projet de publication serait naturellement abandonné si le nombre des souscripteurs ne permettait pas de couvrir les frais d'impression.

Communiqués du P. L. M.

Les colis-express vont aussi vite que les lettres. — Pour le transport de vos envois urgents, utilisez les colis express. Reçus dans toutes les gares, aux guichets des bagages, et dans les principaux bureaux de ville, les colis express sont acheminés par les trains les plus rapides.

Dans les villes où fonctionne un service de factage, les colis express sont, sur simple demande, enlevés à domicile et acheminés sur leur destination sans que vous ayez à vous déranger. De même, si vous le désirez, ils peuvent être livrés, par express, au domicile du destinataire, dans les deux heures après l'arrivée du train.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

Pour les voyages en Corse. — Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3^e classe.